

**Ecole Nationale Supérieure
des Sciences de l'Information
et des Bibliothèques**

Diplôme de conservateur de bibliothèque

Mémoire d'étude

**Objectifs et moyens d'une politique
d'animation en bibliothèque
universitaire**

**(une réflexion à partir de l'exemple de la BU des
Sciences de Saint-Jérôme, à Marseille)**

Johann BERTI

Sous la direction de Marie-Madeleine SABY, Conservateur en chef,
MEDIAT (Grenoble)

Stage effectué à la Bibliothèque de Saint-Jérôme (Aix-Marseille III), sous
la direction de Guy HAZZAN, Conservateur en chef

2002

Remerciements

Je tiens à remercier Guy Hazzan et l'ensemble du personnel de la bibliothèque universitaire de Saint-Jérôme pour leur accueil et leur gentillesse, ainsi que Marie-Madeleine Saby pour sa disponibilité et ses conseils.

Résumé

Si l'animation (ou action culturelle) est un sujet assez bien connu dans les bibliothèques municipales, elle reste souvent marginale en bibliothèque universitaire. Cette étude sera l'occasion de s'interroger sur ces manques et de proposer de nouvelles orientations. L'animation en BU est en effet encouragée par les textes officiels, aussi ne doit-on pas la considérer comme une fantaisie mais bien comme une mission à part entière. A quel public doit s'adresser une politique d'animation en BU ? Quels sont ses objectifs profonds, ses modalités, sur quels champs doit-elle intervenir, peut-elle faire l'économie d'un partenariat avec son université et même d'autres établissements culturels ?

Bibliothèques universitaires – France

Bibliothèques – Activités culturelles – France

Abstract

If animation (or cultural action) is a fairly well-known matter in public libraries, it often remains of secondary importance in academic libraries. This study will give us the opportunity to ponder on these lacks and to suggest new directions for it. Animation in academic libraries is indeed encouraged by governmental directives and thus must not be considered as a whim but really as a mission in its own right. What kind of audience should be concerned by a cultural policy in academic libraries? What are its true objectives, the ways to apply it, in which fields must it intervene, could it be efficient without a partnership with its own university or even other cultural institutions?

Academic libraries – France

Libraries – Cultural activities – France

Sommaire

INTRODUCTION	4
PREMIÈRE PARTIE. « ANIMATION », « ACTION CULTURELLE » : UNE IMPOSSIBLE DÉFINITION ?	8
1. L'animation comme politique et action culturelle	8
2. L'impossible définition ?	12
3. Le retour aux bibliothèques : le cas des BU	16
DEUXIÈME PARTIE. UNE POLITIQUE D'ANIMATION EN BU : POURQUOI ?	20
1. Un prolongement de l'activité bibliothéconomique traditionnelle, encouragé par les textes officiels	20
2. L'animation : à destination de quel public ?	25
3. Objectifs profonds et animation ponctuelle	30
TROISIÈME PARTIE. UNE POLITIQUE D'ANIMATION EN BU : COMMENT ?	36
1. L'animation DE la bibliothèque, l'animation À la bibliothèque	36
2. La dimension primordiale de la « culture générale »	43
3. La nécessité du partenariat	49
CONCLUSION	54
BIBLIOGRAPHIE	58
ANNEXES : L'EXPOSITION D'OCTOBRE À LA BU DE SAINT-JÉRÔME	60
1. Annexe 1 : présentation et contextualisation	I
2. Annexe 2 : panneau de présentation de l'exposition	V
3. Annexe 3 : les deux panneaux « Science & Société »	VIII
4. Annexe 4 : bibliographie du fonds de vulgarisation scientifique de la BU de Saint-Jérôme	XIII

Introduction

Sans doute « l'animation » en bibliothèque est-elle devenue, depuis son élaboration à la fin des années 60 et son développement au cours des années 70, un sujet à la mode, périodiquement éclipsé, stigmatisé, voire abandonné, mais qui renaît toujours de ses cendres au gré des phénomènes de mode, des polémiques et/ou des textes officiels.

L'animation, que d'aucuns préfèrent aujourd'hui appeler « action culturelle » ou « médiation », — ce qui n'enlève rien à son ambiguïté, — paraît néanmoins constituer, après plus de trente années de pratique, un pan important de la réflexion sur les missions et les fonctions des bibliothèques. Plus personne aujourd'hui ne songerait sérieusement à remettre en question son principe, même si, sur ses applications concrètes et ses champs d'intervention, les avis divergent.

Pourtant, ce relatif consensus autour de la nécessité d'une animation (ou d'une action culturelle) en bibliothèque se heurte d'emblée à un écueil : bibliothèque est, dans ce cas précis, trop souvent synonyme de « bibliothèque municipale ». Il n'est qu'à constituer une bibliographie — au demeurant très maigre — sur le sujet pour s'apercevoir que les bibliothèques universitaires sont marginales au sein de la réflexion, quand ce n'est pas tout simplement absentes.

Voici donc cristallisées les difficultés majeures liées à un sujet tel que le nôtre : tout d'abord, **l'animation au sens large** semble difficilement définissable puisqu'il s'agit d'un terme souvent considéré comme passé de mode, une notion « fourre-tout » peu à même de rendre compte d'une action globale et cohérente, d'un point de vue tant théorique qu'institutionnel.

Ensuite, **la notion d'animation à la bibliothèque** n'a elle non plus jamais été clairement définie, tant dans ses objectifs que dans ses manifestations, d'où des discussions parfois vivaces et des écueils, théoriques et pratiques, empêchant une latitude d'action satisfaisante.

Enfin, que dire alors de **l'animation en bibliothèque universitaire** qui apparaît souvent, aujourd'hui encore, comme une initiative marginale, quand elle n'est pas pure fantaisie ornementale, sinon contradiction dans les termes ?

Noircir à l'excès le panorama de l'action culturelle et de l'animation dans les BU serait pourtant malhonnête. Qu'un manque de reconnaissance existe, parfois un manque d'intérêt, semble probable. Pourtant, de nombreuses initiatives, toutes intéressantes, stimulantes et enrichissantes, ont été menées, de manière certes sporadique mais bien réelle, dans certains établissements : que ce soit au SICD2 de Grenoble, à Bordeaux 1 ou Paris 8, ces dernières années ont eu leur lot de manifestations culturelles, prélude à, ou conséquence, d'une redéfinition des missions et des activités de la bibliothèque.

Dès 1985 d'ailleurs, la section sciences de Saint-Jérôme, de la BIU d'Aix-Marseille, avait mis sur pied, grâce notamment à la volonté de son chef de section, Guy Hazzan, une réflexion théorique assortie d'actions pratiques autour de la notion de « politique d'animation ». Dans un article pionnier¹, à une époque où pareil discours n'était pas particulièrement en vogue, Guy Hazzan livrait, sous forme d'entretien, sa conception d'une politique d'animation exigeante en BU. Plus de quinze ans après, de telles analyses semblent toujours d'actualité et force est de constater qu'on eût aimé voir les choses évoluer davantage.

Sans doute l'absence d'études générales et ambitieuses sur l'animation strictement envisagée en BU, l'absence de partage et de confrontations des expériences entre différents établissements, l'absence enfin de spécialisation professionnelle dans ce domaine, sont-ils des freins à une évolution plus rapide de la situation. De ce point de vue, notre étude pourrait être un état des lieux et un essai de définition des domaines et champs concernés (ou qui

¹ Guy HAZZAN, « Les desseins animés de Saint-Jérôme (la politique d'animation à la section sciences de la BIU d'Aix-Marseille) », *Bulletin des bibliothèques de France*, t.30, n°5, 1985, P.403-406. Soulignons que, dans son analyse « Les bibliothèques universitaires » (*in L'action culturelle en bibliothèque*, 1998), Benoît LECOQ, évoquant quelques initiatives originales, parle d'« efforts pionniers menés, dès le milieu des années 80, par la section Saint-Jérôme » (P.119-120).

devraient l'être) par l'animation en BU aujourd'hui, mais elle pourrait également sensibiliser la profession et inviter à une prise de conscience plus générale sur la nécessité d'une politique d'animation bien comprise.

Pour ce faire, nous allons articuler notre réflexion autour de trois axes. Dans un premier temps, nous démêlerons les contradictions empêchant **une définition satisfaisante des termes « animation » et « action culturelle »**. En revenant brièvement sur l'historique de ces notions, d'abord au sens large, ensuite dans leur rapport aux bibliothèques, nous tâcherons de montrer que le paradoxe de l'animation devient stimulant dès lors qu'il n'est plus envisagé comme une contradiction mais à l'inverse comme un perpétuel va-et-vient, fructueux et nécessaire, entre théorie et pratique.

Dans un second temps, une fois proposé cet indispensable éclaircissement théorique, nous entrerons dans le vif du sujet en recentrant le débat sur les bibliothèques universitaires : l'animation y est-elle un prolongement de l'activité bibliothéconomique traditionnelle ? A quel(s) public(s) s'adresse-t-elle ? N'est-elle qu'une démarche ponctuelle ou au contraire doit-elle s'envisager comme une politique cohérente et structurelle ? Ces trois questions montreront **pourquoi une politique d'animation**, bien pensée, c'est-à-dire s'intégrant pleinement dans la politique générale de l'établissement, est nécessaire en BU.

Dans un troisième et dernier temps, nous nous demanderons **comment, pratiquement, mettre en place** pareille politique, en prenant en compte trois aspects : l'animation DE la bibliothèque (des locaux et de son personnel) représente le prélude nécessaire à l'animation À la bibliothèque (événements proprement dits) ; les notions de « culture générale » et de « vulgarisation scientifique » sont en outre d'une importance déterminante ; enfin, l'instauration de partenariats est souvent vitale pour faire vivre des projets d'animation et permettre aux connaissances et aux publics de circuler dans le tissu universitaire et même urbain.

Soulignons que les réflexions développées tout au long de ce mémoire devront beaucoup à notre expérience personnelle à la bibliothèque pionnière de Saint-Jérôme, expérience que nous évoquerons de deux façons : comment, d'une part, la bibliothèque a-t-elle agi, jusqu'à aujourd'hui, en faveur de l'animation, dans ses locaux ou à l'extérieur ? Comment, ensuite, peut-elle prolonger son action, voire faire davantage ? C'est ici que nous mentionnerons l'exposition que nous avons contribué à organiser au mois d'octobre 2001, dans le cadre de la « Fête de la Science », ce qui donnera à nos réflexions théoriques une assise pratique, aussi modeste soit-elle.

Première partie. « Animation », « Action culturelle » : une impossible définition ?

1. L'animation comme politique et action culturelle

L'animation est un concept qui s'est forgé en France durant les années 60. Comme le rappelle Bernadette Seibel, « *historiquement, l'animation s'insère dans une politique culturelle orientée par l'Etat et qui dépend de lui.* »¹ Sans doute faut-il considérer la création, en 1959, du Ministère des Affaires Culturelles, sous l'égide d'André Malraux, comme le point de départ d'une réflexion sur la culture et sa transmission.

Cette réflexion prend, au cours des années 60, des formes concrètes avec la mise en place de Plans visant à une planification culturelle : le IV^{ème} Plan (1961-1965) organise notamment une commission de l'équipement culturel et du patrimoine artistique. Le V^{ème} Plan (1966-1970), pour sa part, détermine les grandes fonctions du Ministère : protection, formation, création, diffusion. « *Fonctions qui progressivement vont disparaître au profit de celle d'animation. Cette notion émerge en effet de manière institutionnelle au moment de la création des premières Maisons de la Culture, et se développe lors du VI^{ème} Plan et pendant la préparation du VII^{ème} Plan.* »¹ Cette institutionnalisation du terme d'animation va de pair avec une volonté de démocratiser la culture et la rendre accessible au plus grand nombre.

Les années 60 représentent donc une décennie d'effervescence, tant théorique que pratique ; il ne faut pas oublier que l'animation a pu revêtir à ce moment-

¹ « Les concepts de l'animation », in *Animation et bibliothèques, Journées d'étude organisées par l'Ecole nationale supérieure des bibliothèques à Villeurbanne (avril 1984)*, Villeurbanne, ENSB, 1985, P.8.

là une forte connotation militante, qui semble d'ailleurs avoir préexisté au discours « rationnel » et étatique que nous venons d'évoquer. Sans doute n'est-il pas exagéré de parler d'idéologie de l'animation. *« S'il n'existe pas à travers les textes de définition rigoureuse du terme, celui-ci est lié cependant au constat des maux de la société [...] et est présenté comme un remède, un moyen pour transformer la société (démocratie culturelle). [...] L'animation est alors présentée comme une action compensatoire, qui a, dans un premier temps de la réflexion, "amélioré", mais ensuite après 1968, "révélé les tensions" en vue d'un changement social positif. L'animation est, dans ce contexte, présentée comme une attitude, un état d'esprit novateur voire missionnaire. Il s'agit en fait d'une sorte d'éthique de la vie sociale basée sur la participation, la responsabilité, l'initiative des individus et la valorisation de la relation. »*² De fait, on parle beaucoup alors de « culture en train de se faire » (Francis Jeanson). Aussi, parallèlement à une volonté planificatrice, constate-t-on de multiples initiatives individuelles, adaptées à des lieux, des groupes sociaux, des opinions politiques et idéologiques.

Comme l'ensemble du champ socioculturel, les bibliothèques s'approprient à leur façon l'enthousiasme que la notion d'animation a permis de susciter. Au cours des années 60, il semble établi que des initiatives au cas par cas ont émergé dans plusieurs bibliothèques publiques françaises, *« prises par de nouvelles catégories de bibliothécaires — qui d'ailleurs ne faisaient pas alors l'unanimité dans la profession, et qui surtout voulaient transposer dans l'univers bibliothéconomique les modèles socioculturels inspirés du grand souffle malrucien. »*³

Institutionnellement toutefois, c'est seulement en 1968 qu'un groupe d'études interministériel remet au Premier Ministre Georges Pompidou un rapport préconisant de redéfinir les missions des bibliothèques *« pour en faire autant de foyers consacrés à l'épanouissement d'une certaine vie*

¹ Bernadette SEIBEL, *Ibid.*, P.8.

² Bernadette SEIBEL, *Ibid.*, P.11-12.

³ Bernard HUCHET, « Pour une politique culturelle en bibliothèque », in Viviane CABANNES et Martine POULAIN (dir.), *L'action culturelle en bibliothèque*, Paris, Le Cercle de la Librairie, 1998, P.15.

culturelle, au moyen notamment de rencontres diversifiées. »¹ Comme le dit encore Bernadette Seibel, « la bibliothèque ne doit plus se contenter de conserver et diffuser des livres, elle doit devenir un centre de documentation accessible aisément au lecteur ainsi qu'un centre de vie sociale et culturelle, en développant des activités d'animation. »²

Nous le constatons, les bibliothèques à la fin des années 60 mettent l'accent sur davantage de communication avec leur(s) public(s) : apporter davantage, à plus de personnes, en axant l'effort notamment sur les conditions d'accès. Effort qui s'inscrit parfaitement dans la volonté plus large de Malraux de proposer à tous des collections patrimoniales trop souvent « enfermées » dans des magasins, des arrière-salles ou des sous-sols. De ce point de vue, l'animation à la bibliothèque apparaît comme une activité (une fonction) nouvelle et supplémentaire, en plus de celle, traditionnelle, de conservation : faciliter l'accès.

Mais cela va beaucoup plus loin qu'une diffusion et une valorisation accrues. En effet, ce sont aussi des activités nouvelles qui sont proposées, l'animation devenant un « état d'esprit » dans la bibliothèque : *« ce qui est en jeu derrière le concept flou d'animation en bibliothèque, c'est bien autre chose qu'un discours, même si celui-ci est dominant. C'est en fait une nouvelle définition de la compétence professionnelle, une nouvelle organisation des relations sociales au sein de la bibliothèque ou entre la bibliothèque et ses partenaires, enfin l'introduction de nouveaux modes de transmission des connaissances et la promotion de nouveaux contenus culturels, en accord avec les valeurs véhiculées par les groupes sociaux qui en sont porteurs et bénéficiaires. »³*

L'animation a donc été, au fil des années, l'occasion de redéfinir les rapports entre la bibliothèque et son public (public qui avait tendance à se transformer), redéfinir les rôles professionnels au sein de l'établissement, proposer de nouvelles activités culturelles, plus en phase avec le monde

¹ Bernard HUCHET, *Ibid.*, P.15.

² « Les concepts de l'animation », *op.cit.*, P.14.

³ Bernadette SEIBEL, *Ibid.*, P.15.

contemporain, et pas seulement un effort pour rendre plus facilement accessibles ou plus « vivants » des fonds et des collections.

Après la phase d'enthousiasme des années 60, celle des expérimentations concrètes de la première moitié de la décennie 70, l'animation a subi des remises en cause vers la fin des années 70 et le début des années 80. Puis, semble progressivement être apparu un regain d'intérêt vers la fin des années 80 et le début des années 90. Jean-Claude Gillet parle d'une « *modélisation de type tri-polaire, dans la représentation de la fonction d'animation. Historiquement, le premier pôle apparu est celui de la militance (jusqu'aux années 60), puis celui de la technique par la création notamment des premières formations qualifiantes (à la fin des années 60), et enfin le pôle de la médiation (comme compétence stratégique pertinente dans les années 80 et suivantes).* »¹

Pour autant, s'il est relativement facile de cerner, historiquement, les phases modelées par le concept d'animation, il semble beaucoup plus ardu d'en donner une définition satisfaisante. A cet égard, les débats ayant agité les professionnels des bibliothèques sont révélateurs.

¹ Jean-Claude GILLET, *Animation et animateurs*, Paris, L'Harmattan, 1995, P.21.

2. L'impossible définition ?

Parler d'animation en bibliothèque, c'est tout d'abord se heurter à une difficulté de définition du terme. Les bibliothécaires traitant de cette question se montrent toujours extrêmement circonspects et précautionneux, employant des termes-écrans tels que « *terrain mouvant* », « *contours flous* », « *risques d'éparpillement* », « *brouillon* », lorsqu'ils ne se querellent pas sur les termes, certains préférant le mot « *animation* », d'autres celui d'« *action culturelle* », d'autres enfin celui de « *médiation* ».

Dans l'un des ouvrages les plus récents sur la question, *Animation et bibliothèque*¹, Anne-Marie Bertrand avoue sa relative impuissance pour proposer une formulation qui serait limpide et définitive. Elle a recours au dictionnaire, puis aux études qui l'ont précédée, notamment celle de Bernadette Seibel, *Bibliothèques municipales et animation*², ainsi que les journées d'étude organisées par l'ENSB regroupées dans l'ouvrage *Animation et bibliothèques*³. Mais, estime-t-elle, soit parce que la réflexion s'est depuis élargie, soit parce que le mot est de toute façon ambigu, le rapport entre animation et bibliothèque(s) reste complexe.

Il apparaît rapidement que l'on peut certes découper l'animation en différents niveaux : selon *Le Métier de bibliothécaire*⁴ : 1) animation minimale (mise en valeur, présentoirs...) ; 2) animation régulière (ateliers d'écriture, clubs...) ; 3) animation ponctuelle (expositions...) ; 4) « animations-spectacles » (projections cinématographiques, concerts, contes...) ⁵. On peut également la découper en différentes manifestations (expositions, manifestations orales, ateliers d'écriture, etc.), différentes finalités : Anne-Marie Bertrand⁶ en distingue trois : 1) culturelle (accompagner un public de

¹ Paris, Bibliothèque publique d'information, Centre Georges Pompidou, 1996.

² Paris, Dalloz, 1983.

³ Villeurbanne, ENSB, 1984.

⁴ Paris, Cercle de la librairie, 8^e édition, 1988.

⁵ Cité par Anne-Marie Bertrand, *op.cit.*, P.15.

⁶ *Ibid.*, P.34 à 43.

plus en plus hétérogène) ; 2) civique (la bibliothèque comme lieu de rencontres et de débats, comme espace public et « lieu commun ») ; 3) stratégique (améliorer et/ou défendre l'image de la bibliothèque dans son environnement, qu'il s'agisse du public, des partenaires ou de la tutelle). Et pourtant, malgré ces découpages, l'on n'en épuise ni les richesses, ni les modalités.

Deux axes forts se dégagent malgré tout de ces considérations : d'une part, « *l'animation est un mode de rapport entre le public et la bibliothèque* »¹ ; d'autre part, « *les bibliothèques travaillent dans la longue durée braudélienne et les politiques d'image et de communication s'appuient sur l'événementiel. L'animation pourrait alors être l'interface, être ce qui rend possible la rencontre entre la durée et l'événement dans les bibliothèques.* »²

Face à ces écueils théoriques du monde des bibliothèques, il paraît légitime de savoir si le terme « animation », considéré dans l'ensemble du champ socioculturel, se laisse plus facilement cerner. Dans la préface au livre de Jean-Claude Gillet, *Animation et animateurs*³, Jacques Ion ne nous encourage guère : « *[Jean-Claude Gillet] ose publier un ouvrage consacré à l'animation quand presque plus personne ne parle de cette dernière, quand le mot lui-même semble de moins en moins usité.* »⁴ Puis, dès l'introduction,

¹ *Ibid.*, P.17. Cette proposition se fait l'écho de la réflexion de Bernadette Seibel : « *Par l'animation, on entend faire lire, faire connaître « autrement », on cherche à jouer sur les attitudes, à inculquer en douceur une disposition cultivée, selon de nouvelles valeurs qui correspondent à l'éthos des nouvelles classes moyennes : l'échange, le plaisir, la créativité. Il s'agit moins d'imposer, la bibliothèque n'en a d'ailleurs pas les moyens, que de proposer, d'initier, de séduire. (...) c'est mettre l'accent, moins sur le contenu du rapport entre la bibliothèque et le public (formation permanente) que sur la forme de ce rapport (animation).* » (*Bibliothèques municipales et animation*, 1983, P.83)

² *Ibid.*, P.43. Cette réflexion est elle aussi liée à celle de Bernadette Seibel : « *La bibliothèque fonctionne en effet sur le temps long : les livres et les documents sont acquis pour plusieurs années et doivent, pour que l'équipement soit rentable, être lus ou consultés plusieurs fois. Le bibliothécaire est donc contraint d'adopter une politique de gestion des fonds qui doit être guidée par le sens du placement sûr, c'est-à-dire du « juste milieu », de l'éclectisme pondéré, afin de concilier, compte tenu des contraintes budgétaires, les intérêts intellectuels et les attentes différenciées des publics. Il doit à la fois répondre à la demande et acheter des produits « commerciaux » (...) L'achat de documents, au succès immédiat mais temporaire, est alors contrebalancé par l'organisation d'animations qui, sans « déroger » à la règle de la qualité, permettent d'établir une partie des fonds sur des valeurs sûres, au succès peut-être retardé mais stable. L'animation, par le marquage symbolique des produits qu'elle sélectionne et diffuse, permet donc au bibliothécaire de lutter contre l'usure trop rapide de son fonds, lui évite d'avoir des collections qui « passent avec le temps », mais en même temps l'introduit dans la lutte pour la définition dominante de la bonne littérature, au nom de préoccupations éducatives, d'autant plus explicites, que ces produits sont lus par les jeunes adultes (BD, science-fiction...).* » (*Op.cit.*, P.178)

³ Paris, L'Harmattan, 1995.

⁴ *Ibid.*, P.11.

l'auteur porte un coup plus rude : « *Ce qui fait l'identité de l'animation, c'est avant tout son nom et l'unité sélective d'un champ autour de l'appellation de 'professionnels de l'animation'.* »¹ Lorsqu'on sait que, dans les bibliothèques, aucune formation professionnelle, aucune spécialisation liée à l'animation n'est assurée, il devient d'autant plus difficile d'y voir clair.

Jean-Claude Gillet parle ensuite, dans son premier chapitre, de l'animation comme d'une « *définition introuvable* »². Il a lui aussi recours à l'approche étymologique pour tenter de surmonter ses difficultés, en distinguant l'acception première, « *Animer correspond (...) à l'idée et l'acte de création, de mouvement, de vie et l'attribut (animé) serait le résultat d'un don* »³, et l'acception actuelle : « *c'est vers 1960 qu'apparaît ce spécialiste de l'animation des groupes humains qu'on appelle animateur dans des lieux tels que centre culturel, maison de la culture, club du 3^{ème} âge ou lycée. Cette capacité à communiquer la vie est référencée à la discipline sociologique, laquelle repère dans cette notion une idéologie de type participatif, une pédagogie, un champ d'intervention en extension.* »⁴

Toutefois, c'est en décelant le paradoxe fondamental de l'animation que l'auteur va comprendre pourquoi toute définition est en fait impossible, ce qui n'est plus un problème dès lors que la contradiction est saisie et tâche d'être dépassée. Selon Jean-Claude Gillet, deux conceptions de l'animation sont aux antipodes : d'une part, une hypothèse de type « humaniste », qui se caractérise par une réaction vis-à-vis du système actuel, une militance forte et une participation enjouée à la vie du groupe ; d'autre part, un postulat plus « déterministe », qui considère l'animation comme de la poudre aux yeux voulant masquer l'absence de communication et de relations dans une société technique où les véritables rapports sociaux se dissolvent.

L'erreur, d'après Gillet, est de ne considérer que l'un de ces deux aspects, selon ses options idéologiques, alors qu'il faudrait mêler les deux dans un raisonnement de type dialectique et dynamique : « *si le système se reproduit,*

¹ *Ibid.*, P.16.

² *Ibid.*, P.22 et suivantes.

³ *Ibid.*, P.27.

⁴ *Ibid.*, P.27.

il perpétue en même temps les autres types de choix possibles, qui sont en attente et constituent, en tant que potentialités, un danger pour le système lui-même. (...) Interaction, indécidabilité, tels sont les premiers axiomes de ma théorie de l'animation. Le concept de praxis vient compléter les deux premiers et clore cette axiomatique. (...) Le temps est dialectique, à la fois ouvert au nouveau et chargé de passé. De cette contradiction, naît et se nourrit la praxis. (...) La praxis peut être ramassée dans cette jolie formule de F. Engels : elle allie 'le pessimisme de la philosophie' et 'l'optimisme de l'action'. (...) L'animation est assimilable à une praxis, car elle est un processus incessant qui renvoie du faire au connaître et inversement ; elle est cette réconciliation conflictuelle de la catégorie de l'être et de la catégorie du faire, de l'objet aliéné et du sujet conscient, par les choix opérés et les actes posés. »¹

¹ *Ibid.*, P.58 à 60.

3. Le retour aux bibliothèques : le cas des BU

Ce détour sociologique et philosophique nous permet en réalité d'en revenir au sujet qui nous occupe, puisqu'il paraît enfin possible d'admettre tout à la fois les limites d'une définition toute faite et la richesse du paradoxe autour de cette notion d'animation.

Dans le cas des bibliothèques, cet aller-retour permanent entre théorie et pratique s'avère peut-être encore plus nécessaire qu'ailleurs, dans la mesure où, comme nous l'avons dit, aucune formation théorique ni pratique en la matière n'est dispensée¹. Plus encore, l'on constate une absence de normalisation ainsi qu'un vide en matière de textes réglementaires. A tel point que Jean-Sébastien Dupuit, Directeur du livre et de lecture, se demandait : « *s'agit-il [l'animation] seulement d'une initiative volontariste, au nom d'une mission auto-proclamée, ou se fonde-t-elle véritablement sur une analyse des besoins et des souhaits du public ?* »²

Il semble que les questions, les réticences, les prudences autour de l'animation en bibliothèque soient finalement bénéfiques parce qu'elles permettent de prendre en compte la singularité de chaque établissement et de répondre aux besoins et aux problèmes au cas par cas. Tout en n'oubliant pas que « *les activités d'animation doivent rester un acte de médiation, non une fin en soi, et ne sauraient porter préjudice aux autres fonctions de l'établissement.* »³ Tout en ne perdant pas non plus de vue qu'on ne saurait s'adonner à des activités d'animation « pour le plaisir » mais bien dans des buts précis : « *On distinguera donc désormais l'animation de l'action culturelle, ou plutôt l'on dira qu'il n'y a pas d'animations, mais une politique d'animation [...] le responsable d'un établissement doit se définir*

¹ Ce qu'a notamment l'air de déplorer Bernard HUCHET : « *plus on avance dans la multiplicité des formes et donc des savoir-faire, plus on perçoit la nécessité d'affecter à l'animation des personnels expérimentés et permanents.* » (« Pour une politique culturelle en bibliothèque », in *L'action culturelle en bibliothèque*, Paris, Cercle de la Librairie, 1998, P.18)

² *Animation et bibliothèque*, BPI, P.9.

³ Jean-Sébastien DUPUIT, *Ibid.*, P.10/11.

une ligne de conduite, pour en inspirer très étroitement sa programmation. C'est dans la logique ainsi mise en œuvre [...] que se forge l'identité d'une action culturelle spécifique à la bibliothèque [...] l'animation procède avant tout autre caractère d'un discours, elle est la présentation publique d'un propos que l'établissement doit construire, et cela dans une véritable perspective scientifique, au prix de toutes les cautions nécessaires. »¹

Venons-en maintenant plus précisément aux bibliothèques universitaires qui, d'une certaine manière, constituent un cas particulier. En effet, force est de constater que, sur le nombre d'ouvrages consacrés à l'animation en bibliothèque, très peu d'entre eux laissent une place aux BU. Celui de Bernadette Seibel, ne serait-ce qu'au travers de son titre, *Bibliothèques municipales et animation*, les exclut d'emblée. Quant au colloque organisé par la BPI, il reste lui aussi muet concernant le cas des BU. D'autres ouvrages, moins spécifiquement centrés sur l'animation, mais gravitant autour de certaines problématiques communes, n'évoquent une fois encore que les BM, les BDP et toutes les bibliothèques du « tiers réseau » : c'est par exemple le cas de *La bibliothèque « hors les murs »*² de Claudie Tabet.

Il n'y a guère que le colloque organisé par l'ENSB qui, dès 1984, accordait une place aux BU dans le phénomène d'animation, via l'article « L'animation dans les bibliothèques d'étude »³ de Roger Thoumieux. Puis, à part quelques textes isolés dans le périodique spécialisé *Bulletin des bibliothèques de France*, notamment celui de Guy Hazzan en 1985⁴, la réflexion sur l'animation en BU semble s'être estompée jusqu'au milieu des années 90, jusqu'à un ouvrage récent, *L'action culturelle en bibliothèque*, qui consacrait un court chapitre aux bibliothèques universitaires, rédigé par Benoît Lecoq⁵, sans oublier deux articles du *BBF*, « Animation autour du livre à l'Université.

¹ Bernard HUCHET, « Pour une politique culturelle en bibliothèque », *op.cit.*, P.19.

² Paris, Éditions du Cercle de la librairie, 1996.

³ *In Animation et bibliothèques, journées d'étude organisées par l'ENSB*, Villeurbanne, 1984, P.25 à 39.

⁴ « Les desseins animés de Saint-Jérôme, la politique d'animation à la section sciences de la BIU d'Aix-Marseille », *Bulletin des bibliothèques de France*, Paris, t.30, n°5, 1985, P.402 à 406.

⁵ « Les bibliothèques universitaires », P.115-122.

A Bordeaux, une expérience de partenariat »¹ et « Bibliothèque universitaire, bibliothèque publique ? La bibliothèque de l'université de Paris 8 »².

Au bout du compte, l'on remarque qu'aucun ouvrage ne se consacre spécifiquement à l'animation en bibliothèque universitaire ; quant aux articles, ils sont également peu nombreux. On peut s'interroger sur ce vide : reflète-t-il la réalité d'une situation, comme semble en partie le penser Benoît Lecoq ? « *Malgré une éclaircie à l'aube des années 90, la situation n'a guère évolué depuis lors. [...] c'est bien plutôt d'inaction culturelle qu'il faudrait parler à propos des bibliothèques des universités. Au mieux considérée comme un accessoire décoratif, un fleuron purement ornemental, au pire comme la « danseuse » de quelque conservateur en mal d'occupations, l'animation culturelle — pour parler le langage des seventies — est très rarement intégrée à la mission documentaire de ces établissements.* »¹ Ou bien la profession pense-t-elle qu'il n'y a pas, à proprement parler, de différence fondamentale entre bibliothèques publique et universitaire et que, globalement, il est inutile de faire de cette dernière un cas particulier ?

La réalité, facilement observable sur le terrain, nous conduit à penser que certaines problématiques sont effectivement communes à tous les types de bibliothèques, mais que des spécificités indéniables gouvernent chacune d'entre elles. Aussi nous paraît-il un peu anormal qu'aucune étude d'envergure n'ait été consacrée à l'animation en bibliothèque universitaire en tant que telle. Sans doute l'équation « animation = lecture publique = BM » (opposée à celle « lecture universitaire = BU ») est-elle pour beaucoup dans cet état de fait : l'animation ayant souvent été considérée comme une action visant à faciliter à un public « culturellement empêché » l'accès aux livres et plus largement à la culture, il a pu paraître inutile de se préoccuper du public des BU, celui-ci étant par définition considéré comme une « élite », sachant se débrouiller avec des codes et des pratiques qu'il maîtrise. Aux

¹ Gérard BRIAND et Patrick-Jacques RETALI, *Bulletin des bibliothèques de France*, Paris, t.42, n°1, 1997, P.54-58.

² Brigitte DUJARDIN et Madeleine JULLIEN, *Bulletin des bibliothèques de France*, Paris, t.45, n°5, 2000, P.66-70.

bibliothèques publiques, alors, le soin de diversifier leurs activités, de proposer des services et des offres variés et étendus autour de leurs documents et de leurs collections, et ce afin d'élargir leur(s) public(s), aux bibliothèques universitaires, celui de perpétuer une tradition d'offre de documents spécialisés, la bibliothèque étant un outil au service des étudiants, des chercheurs et des professeurs, qui n'en demandent pas plus.

Cette vision est bien sûr caricaturale mais elle a sans doute largement influencé la perception — par le public comme par les professionnels — des BU dans le paysage des bibliothèques françaises pendant longtemps, et peut-être encore aujourd'hui. Force est de constater que de très nombreux établissements universitaires occupent des locaux tristes, où certaines collections sont parfois difficiles d'accès, en plus d'être peu mises en valeur, quant à une vie culturelle qui déborderait les champs disciplinaires du campus, il n'en est pas même question.

Or, ne s'agit-il pourtant pas d'un paradoxe ? L'université, « privilégiée » culturellement, ne devrait-elle pas se sentir davantage concernée par l'animation, et sa bibliothèque n'a-t-elle pas vocation à devenir l'un des acteurs majeurs du campus et aller jusqu'à tisser un réseau d'échanges et de contacts avec la vie culturelle de la cité ?

¹ « Les bibliothèques universitaires », *op.cit.*, P.116.

Deuxième partie. Une politique d'animation en BU : pourquoi ?

1. Un prolongement de l'activité bibliothéconomique traditionnelle, encouragé par les textes officiels

Nous l'avons dit, un raisonnement caricatural a trop souvent eu tendance à cloisonner les bibliothèques universitaires dans un rôle de recherche¹. Pourtant, depuis déjà de très nombreuses années, la situation à l'université a énormément évolué : massification connue par l'enseignement supérieur au cours des années 70 et 80, nouvelles pratiques des étudiants, nouvelles technologies de l'information... Autant d'aspects qui devaient conduire à une prise de réflexion, y compris dans la sphère des bibliothèques universitaires, directement concernées et touchées par ces mutations.

De fait, dès 1973, l'Association des bibliothécaires français (ABF) publiait un *Livre noir des bibliothèques universitaires*, mais il a fallu attendre plus de dix ans pour que l'Etat se préoccupe un peu plus des difficultés de ces établissements. Ainsi, c'est en prenant en compte une situation jugée globalement inquiétante que les premières recommandations touchant aussi à une réflexion sur « l'animation » sont apparues. La loi sur l'enseignement supérieur du 26 janvier 1984 soulignait la mission culturelle des universités et, par là, des bibliothèques les représentant : « *Le service public de l'enseignement supérieur contribue [...] à la réduction des inégalités*

¹ « Au risque de schématiser un peu, voire de caricaturer, on reconnaît seulement par tradition aux bibliothèques d'étude un rôle strictement utilitaire de distributeurs de manuels et de documents de recherche. On pense qu'elles s'égarent et qu'elles donnent fâcheusement dans la confusion des genres si elles ont la prétention d'aller au-delà. » (Roger THOUMIEUX, « L'animation dans les bibliothèques d'étude », in *Animation et bibliothèques, Journées d'étude organisées par l'ENSB à Villeurbanne*, Villeurbanne, ENSB, 1984, P.27.) Ou encore : « Aux établissements de lecture publique insérés dans la cité, la diffusion de la culture désintéressée ; aux bibliothèques d'étude un rôle strictement utilitaire vis-à-vis des étudiants et des chercheurs. Cette frontière entre "l'utile" et le "non-utile" doit-elle demeurer de nos jours aussi tranchée ? » (*Ibid.*, P.32.)

*sociales et culturelles et à la réalisation de l'égalité entre les hommes et les femmes en assurant à toutes celles et à tous ceux qui en ont la volonté et la capacité l'accès aux formes les plus élevées de la culture et de la recherche.¹ [...] les personnels des bibliothèques [...] participent [...] à la mission d'animation scientifique et de diffusion des connaissances.² » De façon plus explicite encore, le fameux décret du 4 juillet 1985 instituant les services communs de la documentation (SCD) insistait sur cette même mission de participation et d'animation culturelle : « *Le service commun de la documentation [...] a notamment pour fonctions [...] de participer [...] aux activités d'animation culturelle, scientifique et technique de l'établissement.* »³*

Ces deux manifestations fortes, au milieu des années 80, d'une volonté de changement dans les BU françaises ont pourtant donné l'impression de rester lettre morte. Aussi André Miquel revint-il à la charge avec un rapport alarmiste remis au Ministre de l'Education nationale en 1989. De ce fameux rapport, on cite souvent les lacunes qu'il pointe notamment dans les domaines du temps d'ouverture, de l'indigence des locaux, du nombre des personnels, du budget : « *Locaux exigus ou périmés, peu ou pas assez ouverts, manque de postes, démobilisation trop fréquente des personnels, lassitude générale, désaffection des étudiants causée, au moins en partie, par le manque de moyens offerts, renonciation à lire ou découragement devant les difficultés de la documentation (que l'on comparera, à notre désavantage, avec telle ou telle bibliothèque étrangère fonctionnant comme un intense et permanent appel à la curiosité), inexistence ou insuffisance de l'apprentissage de la lecture spécialisée, tout incite à ce constat, que les bibliothèques constituent une des zones sinistrées de l'ensemble universitaire et, au-delà, du tissu national.* »⁴ Pourtant, on l'oublie parfois, ce rapport

¹ Loi n°84-52 du 26 janvier 1984, titre premier, article 2.

² *Ibid.*, titre IV, article 60.

³ Cité par Guy HAZZAN dans son article du *Bulletin des bibliothèques de France* de 1985, *op.cit.*, P.402, et par Benoît LECOQ, « Les bibliothèques universitaires », in *L'action culturelle en bibliothèque*, *op.cit.*, P.115. Constatons que le mot « culture » apparaît bien dans cette phrase, ce qui ne laisse aucun doute sur l'interprétation qu'il faut y accorder.

⁴ André MIQUEL, *Les bibliothèques universitaires : rapport au ministre d'Etat ministre de l'Education nationale, de la Jeunesse et des Sports*, Paris, La Documentation française.

souligne également les carences culturelles des BU : « *La Commission tient ainsi à souligner fortement le rôle culturel que devraient jouer les bibliothèques dans l'animation des campus : expositions, manifestations autour du livre et de la lecture, nouvelles technologies de l'information sont autant d'actions culturelles qui font partie intégrante de la mission des bibliothèques universitaires. Leur image nouvelle doit être associée à celle de culture vivante.* »¹ Voici affirmée, de façon absolument explicite, la mission culturelle des BU — qu'elles ne semblent pas, en 1989, du moins selon André Miquel, assurer ni assumer².

Dans les réflexions sur l'animation (ou l'absence d'animation) en bibliothèque, la référence aux textes officiels se limite souvent, encore aujourd'hui, au décret de 1985 sur les SCD et au rapport Miquel. Pourtant, depuis, d'autres textes continuent de souligner les efforts que les bibliothèques universitaires doivent encore entreprendre dans tous les domaines, y compris celui de l'animation. En 1996, Roger Fauroux, dans son rapport *Pour l'école*, constatait encore « *l'indigence des bibliothèques universitaires de notre pays* » : acquisitions, collections, abonnements, emplois affectés, équipement technologique, prêt, horaires d'ouverture, budget de fonctionnement, nombre de places offertes, aucun secteur ne satisfaisait réellement la Commission. Plus intéressant pour notre problématique, le rapport Fauroux déplorait que les BU en France ne soient pas encore « *le centre nerveux de l'établissement* ». Cette idée de « centre nerveux » est selon nous indissociable de la notion d'animation : en effet, une BU qui insufflerait à l'ensemble du campus un dynamisme suffisant pour être qualifiée de « poumon » ne pourrait faire l'économie d'activités culturelles, bref d'activités d'animation.

Le dernier rapport en date sur les BU, qui date de 1998-1999, va d'ailleurs dans ce sens, en élargissant peut-être encore les perspectives d'action. Ce rapport s'inscrit dans la réforme universitaire entreprise alors, comme

¹ *Ibid.*, P.32.

² Notons l'emploi assassin : « *le rôle culturel que devraient jouer les bibliothèques* ».

l'explique Jean-Philippe Lachenaud, sénateur et rédacteur du rapport : « *La mission d'information du Sénat s'est donnée pour objectif d'analyser l'évolution intervenue depuis le rapport Miquel, en prenant en compte l'utilisation des crédits supplémentaires affectés aux bibliothèques universitaires par les dernières lois de finances, la place des locaux de bibliothèques dans le nouveau programme Université du troisième millénaire (U3M), puis le coût et l'état d'avancement de la politique documentaire et de l'informatisation des bibliothèques universitaires.* »¹ Eu égard aux rapports précédents, ce dernier est moins critique et plus nuancé. Il constate des progrès, allant même jusqu'à affirmer que « *l'époque de la misère des bibliothèques universitaires est révolue* » ; toutefois, « *si les bibliothèques universitaires françaises ont engagé un important travail de modernisation, elles ne paraissent pas encore aptes à aborder le XXI^{ème} siècle dans des conditions optimales.* »

Le sénateur, en guise de conclusion, formule alors vingt recommandations pour améliorer les offres et services des BU françaises. Trois d'entre elles nous semblent particulièrement importantes dans l'optique de la réflexion que nous menons sur l'animation : la numéro 12, « *Encourager la coopération des bibliothèques universitaires avec d'autres bibliothèques, municipales notamment* », la numéro 13, qui s'inscrit dans la même logique, « *Ouvrir les bibliothèques universitaires à un public autre qu'universitaire* », la numéro 17 enfin, « *La bibliothèque universitaire doit jouer, à l'égard de la documentation électronique, un rôle de médiation et de formation* ». Nous voici bien dans une logique d'animation. A notre connaissance, il s'agit du premier texte se référant explicitement à des activités de partenariat, souhaitant également élargir la fréquentation des établissements à d'autres publics, autre qu'universitaire.

Ces nombreux éléments de réflexion prouvent, s'il en était besoin, que l'animation en bibliothèque universitaire est ardemment souhaitée par les

¹ Jean-Philippe LACHENAUD, *Bibliothèques universitaires : le temps des mutations*, Rapport du Sénat, 1998-99 (n°59).

pouvoirs publics et ne constitue pas qu'une « marotte » chez certains conservateurs « *en mal d'occupations* », pour reprendre la formule ironique de Benoît Lecoq. Il s'agit d'une mission réelle des BU, au même titre que les activités traditionnelles qu'elle exerce depuis de très nombreuses années.

Ces textes officiels, dont certains datent de plus de quinze ans, attestent de la pertinence de l'animation comme prolongement de l'activité bibliothéconomique traditionnelle. L'animation n'est pas une fantaisie, voire un dérapage, elle ne devrait pas non plus être considérée comme la cinquième roue du carrosse. Une BU ne peut plus se contenter d'offrir les documents dont elle dispose : utilisée à bon escient, sans délaisser les services traditionnels, l'animation apparaît aujourd'hui comme une activité à part entière et une mission importante : à travers elle, c'est l'image et la vitalité de la bibliothèque dans le tissu universitaire qui sont mises en jeu.

2. L'animation : à destination de quel public ?

Avant de constituer une politique d'animation cohérente et efficace en bibliothèque universitaire, il faut peut-être d'abord réfléchir à la notion de *public* : quel public estime-t-on être concerné par l'animation ? La difficulté de caractériser le(s) public(s) des bibliothèques est bien souvent, on le sait, insurmontable. Le cas des bibliothèques universitaires peut, de ce point de vue, paraître *a priori* plus facile à résoudre. Il ne fait effectivement guère de doutes que les usagers traditionnels d'une BU soient faciles à définir : étudiants au premier chef, chercheurs en second lieu, enseignants enfin. Pourtant, deux objections sont immédiatement recevables : la première, au nom de quoi cette catégorisation serait-elle homogène ? Le rapport Lachenaud notait ainsi : « *trois catégories d'usagers des bibliothèques [universitaires] peuvent être retenues : les usagers réguliers, voire assidus ; les usagers occasionnels ; les "non-usagers".* » Mais qu'entendait-il par cette dernière catégorie ? Il précisait immédiatement, répondant à cette question : « *Parmi cette dernière catégorie figurent trop d'étudiants de premier cycle.* » Nous le voyons, ce qu'on pourrait appeler les usagers « traditionnels » de la BU ne constituent donc pas un groupe homogène et lisse (nous allons y revenir longuement un peu plus bas).

Mais, plus encore, et il s'agit de la seconde objection, qui dit qu'il n'existe pas d'autres catégories de public envisageables dans une BU ? Dès 1985, Guy Hazzan notait : « *je reprends à mon compte la problématique de l'animation telle qu'elle est couramment définie dans le secteur de la lecture publique. L'animation a pour but, non seulement d'accueillir et de retenir un public qui va déjà à la bibliothèque, selon des méthodes et des techniques diverses, mais encore d'attirer un public de non-lecteurs en développant une politique de présence et d'insertion dans la vie culturelle de la commune*

d'implantation. »¹ Que fallait-il entendre par « non-lecteur » ? S'agissait-il d'étudiants de l'université qui ne fréquentent pas la bibliothèque, ou d'un public littéralement extérieur ? A cette question, Guy Hazzan répondait déjà : « les deux : car notre public "naturel" n'est pas un public acquis (nous ne touchons que 2700 étudiants sur 5000 inscrits). D'autre part, la section Saint-Jérôme est implantée dans des quartiers populaires excentrés. »²

Faut-il le rappeler, une bibliothèque universitaire est avant tout une bibliothèque publique. En tant que telle, elle est ouverte à tous, sans distinction. Cette évidence est pourtant souvent masquée par l'apparence élitiste et un peu austère de ce type d'établissement. C'est contre cette « ghettoïsation » qu'ont voulu s'élever certaines BU ces dernières années. L'exemple le plus volontariste est à notre sens celui de la bibliothèque de l'université de Paris 8, ouverte au public en mai 1998 après plusieurs années de travaux et de réaménagements, dans une logique de « *mutation profonde des objectifs d'un bâtiment universitaire qui prenait en compte l'environnement universitaire, mais aussi la ville.* »³ L'ambition affichée était, pour ce nouvel établissement, de « *s'ouvrir à d'autres publics et renforcer son rôle de lieu social.* »⁴ Les responsables, en mai 2000, distinguaient dans cette optique différentes catégories de publics : « *La population étudiante de l'université de Paris 8 [...] est hétérogène [...] A ce public universitaire, s'ajoutent "les nouveaux publics", à savoir les lecteurs extérieurs à l'université. [...] Ce public est composé pour moitié d'étudiants d'autres universités d'Ile-de-France et, bien sûr, d'enseignants du secondaire et du primaire, lycéens majeurs, salariés, retraités, chômeurs, majoritairement originaires de Seine-Saint-Denis. [...] Le public "extérieur" à l'université est présent surtout le samedi. [...] La bibliothèque innove et expérimente une ouverture au grand public, et même à un public non diplômé.* »⁵

¹ « Les desseins animés de Saint-Jérôme, la politique d'animation à la section sciences de la BIU d'Aix-Marseille », *Bulletin des bibliothèques de France*, Paris, t.30, n°5, 1985, P.402.

² *Ibid.*, P.402.

³ Brigitte DUJARDIN et Madeleine JULLIEN, « Bibliothèque universitaire, bibliothèque publique ? », *Bulletin des bibliothèques de France*, Paris, t.45, n°5, 2000, P.66.

⁴ *Ibid.*, P.66.

⁵ *Ibid.*, P.66, 67 et 68.

A Saint-Jérôme, à Marseille, un autre type de public « extérieur » fréquente la bibliothèque : les entreprises. Cela tient d'une part à la localisation de la bibliothèque (elle se trouve à proximité du technopole de Château-Gombert, qui regroupe un grand nombre d'entreprises technologiques), d'autre part à sa spécialisation (il s'agit d'une bibliothèque de Sciences) : « *les entreprises avoisinantes, notamment celles du technopole de Château-Gombert, viennent piocher des informations [...] “Nos données offrent aux petites et moyennes entreprises la possibilité de faire de la veille technologique, en surveillant l'évolution des recherches scientifiques dans des domaines très particuliers sur lesquels elles travaillent”, estime le conservateur.* »¹

Nous le constatons, une bibliothèque universitaire doit être consciente de son environnement institutionnel, géographique et socioculturel, afin de repérer et d'attirer dans ses locaux certaines catégories de public. Pour reprendre l'exemple de Saint-Jérôme, sa localisation excentrée, dans le 13^{ème} arrondissement marseillais, près de quartiers populaires et « difficiles » (le Merlan et les quartiers nord), peut malgré tout représenter un atout : située sur un campus éloigné du centre ville, souffrant d'un fort isolement culturel, la bibliothèque pourrait, en développant un projet d'animation ambitieux, devenir un lieu d'échanges et de contacts avec le tissu urbain dont elle est proche, en plus de proposer à son public étudiant une ouverture sur le monde extérieur.

Pour récapituler, on pourrait donc dire qu'il existe (ou pourrait exister) deux grands types de publics en BU : premièrement, le public « traditionnel » ou « naturel », — largement majoritaire, ne le nions pas, — celui des étudiants, chercheurs et professeurs (qui, comme nous allons le montrer, n'est pas aussi homogène qu'on pourrait le penser) ; deuxièmement, le public « extérieur », qu'on peut encore subdiviser : « intéressé » (entreprises, étudiants ou professeurs d'autres universités, professeurs ou instituteurs pouvant drainer des élèves à eux pour des fins de recherche ponctuelle) ; « désintéressé » (salariés, retraités, chômeurs, ou toute personne simplement curieuse et

¹ Philippe SCHMIT, « La bibliothèque universitaire a réussi la grande mutation », *La Provence*, mars 1999.

motivée par une recherche ou une lecture). Cette typologie ne doit en aucun cas devenir hermétique, excluant chaque catégorie par rapport à l'autre, ni non plus scinder la bibliothèque et son organisation. Néanmoins, elle peut être utile pour mettre sur pied une approche diversifiée des publics, et par là même proposer une extension des services, en évitant l'écueil du cloisonnement et de l'exclusion.

Venons-en maintenant à cette première catégorie, celle du public « naturel », dont nous avons dit qu'elle était loin d'être aussi harmonieuse qu'il y paraît. Il va de soi que le public étudiant est malgré tout le premier visé par les BU. Or, ce public, au cours des années, a évolué. A tel point que certaines approches traditionnellement dévolues à la lecture publique, comme la « lecture pour tous », deviennent pertinentes y compris à l'égard du public étudiant : *« si, dans l'ensemble, les étudiants lisent davantage qu'on avait bien voulu l'affirmer dans un élan de pessimisme complaisant, l'aisance documentaire reste largement fonction du niveau d'études et de la spécificité disciplinaire, la part des usagers autonomes est faible et il faut prendre en compte, à la marge, les besoins d'un public en difficulté ou, pour emprunter à la terminologie de la lecture publique, d'un public culturellement empêché. Ainsi, appliquée au milieu universitaire, la sociologie de la lecture débouche sur une approche diversifiée des publics et donc des services. »*¹

Mais le rapport au livre² n'est pas le seul motif de déséquilibre au sein de la population étudiante. Certes, s'il en constitue la cause prioritaire³, il faut aujourd'hui y ajouter l'accès aux nouvelles technologies : *« Déjà, il s'établit une norme implicite ou explicite pour exiger que les travaux de rapports, mémoires et thèses soient saisis et présentés dans des formes rendues possibles par l'utilisation des logiciels informatiques de traitement de texte. Plus généralement, la maîtrise de l'informatique devient une des*

¹ Benoît LECOQ, « Les bibliothèques universitaires », in Viviane CABANNES et Martine POULAIN (dir.), *L'action culturelle en bibliothèque*, Paris, Cercle de la Librairie, 1998, P.117.

² Nous reviendrons sur cet aspect central dans la seconde sous-partie de notre troisième partie, « La dimension primordiale de la culture générale », cf *Infra* P.40-45.

³ « Faute de bibliothèques suffisamment pourvues et accessibles, des inégalités sociales graves peuvent distinguer deux types d'étudiants : ceux qui peuvent avoir recours à une bibliothèque familiale ou ont les moyens de s'acheter des ouvrages, et ceux qui dépendent totalement des bibliothèques universitaires pour disposer d'une documentation. » (Jean-Philippe LACHENAUD, *Bibliothèques universitaires : le temps des mutations*, Rapport du Sénat, 1998-99, n°59.)

compétences présumées de l'étudiant contemporain. En outre, l'explosion de l'Internet n'est pas sans effet sur les ressources à disposition des étudiants. [...] Doit-on laisser de profondes disparités se creuser entre les étudiants qui ont un accès faciles à ces nouvelles ressources (par un investissement personnel, familial, ou par la mise à disposition de salles informatiques dans leur établissement) et ceux qui, faute de moyens, ne peuvent "prendre le train" de ces nouvelles technologies ? »¹

De réelles disparités existent donc entre les étudiants. D'une part, les premier (et même second) cycles représentent une catégorie absolument distincte, en terme d'habitudes et de réflexes de travail et de recherche, y compris à la bibliothèque, des troisième cycle, pour la plupart — du moins peut-on l'espérer — déjà formés à ces questions et pratiques. D'autre part, au sein de chacune de ces catégories, les inégalités semblent beaucoup plus qu'anecdotiques. C'est bien sur ce terrain qu'un politique d'animation volontariste doit s'engager.

¹ Rapport LACHENAUD, *Ibid.*

3. Objectifs profonds et animation ponctuelle

Une fois la nécessité d'une animation acceptée, et la réflexion sur les publics qu'elle peut toucher menée, il s'agit de mettre en place une politique volontariste, ambitieuse et, surtout, cohérente. On insiste souvent, lorsqu'on parle d'animation, sur les événements ponctuels comme les expositions, les conférences, les projections, etc. Pourtant, comment ces événements pourraient-ils intéresser le plus grand nombre, voire même leur apporter quelque chose, s'ils ne sont pas d'abord précédés par une réflexion en amont ? Le risque est en effet de ne s'adresser qu'à ces « héritiers », déjà favorisés culturellement, dont parlaient Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron¹ en 1964 dans leur ouvrage éponyme, et donc de réduire singulièrement notre champ d'action.

Qui sont ces héritiers ? Les auteurs expliquent que « *les étudiants les plus favorisés ne doivent pas seulement à leur milieu d'origine des habitudes, des entraînements et des attitudes qui les servent directement dans leurs tâches scolaires ; ils en héritent aussi des savoir-faire, des goûts et un "bon goût" dont la rentabilité scolaire, pour être indirecte, n'en est pas moins certaine.* »² Ils ajoutent : « *On voit à l'évidence qu'une culture purement scolaire n'est pas seulement une culture partielle ou une partie de la culture, mais une culture inférieure parce que les éléments mêmes qui la composent n'ont pas le sens qu'ils auraient dans un ensemble plus large. L'Ecole n'exalte-t-elle pas dans la "culture générale" tout l'opposé de ce qu'elle dénonce comme pratique scolaire de la culture chez ceux que leur origine sociale condamne à n'avoir d'autre culture que celle qu'ils doivent à l'Ecole ? [...] ainsi la désinvolture ironique, l'élégance précieuse ou l'assurance statutaire qui permet l'aisance ou l'affectation de l'aisance sont*

¹ *Les héritiers (les étudiants et la culture)*, Paris, Editions de Minuit, 1985. Ces thèses ont ensuite été développées et affinées dans *La Distinction*, Paris, Editions de Minuit, 1979.

² *Ibid.*, P.30.

presque toujours le fait d'étudiants issus des hautes classes où ces manières jouent le rôle d'un signe d'appartenance à l'élite. »¹

Les auteurs en concluent que « *les inégalités devant la culture ne sont nulle part aussi marquées que dans le domaine où, en l'absence d'un enseignement organisé, les comportements culturels obéissent aux déterminismes sociaux plus qu'à la logique des goûts et des engouements individuels. »² D'où le constat suivant : « *Pour les individus originaires des couches les plus défavorisées, l'École reste la seule et unique voie d'accès à la culture, et cela à tous les niveaux de l'enseignement ; partant, elle serait la voie royale de la démocratisation de la culture, si elle ne consacrait, en les ignorant, les inégalités initiales devant la culture et si elle n'allait souvent — en reprochant par exemple à un travail scolaire d'être trop "scolaire" — jusqu'à dévaloriser la culture qu'elle transmet au profit de la culture héritée qui ne porte pas la marque roturière de l'effort et a, de ce fait, toutes les apparences de la facilité et de la grâce.*³ [...] *Pour les uns, l'apprentissage de la culture de l'élite est une conquête, chèrement payée ; pour les autres, un héritage qui enferme à la fois la facilité et les tentations de la facilité. »⁴**

La problématique des « héritiers » est donc centrale dans l'approche d'une politique d'animation en bibliothèque, y compris universitaire, puisque, comme nous l'avons dit, il est aujourd'hui établi — plus encore que lorsque Bourdieu écrivait son livre — que les inégalités au sein du monde étudiant se creusent. La question se pose alors : si la bibliothèque, outil de travail des étudiants, ne met pas en place les moyens de réduire les inégalités dont ils sont parfois victimes, à quoi bon se glorifier d'animations, peut-être très réussies, peut-être très prestigieuses, mais qui ne feront que reproduire la distinction qui existe déjà entre, d'une part, les étudiants aisés et « dilettantes », qui viendront assister ou participer à l'animation proposée, et

¹ *Ibid.*, P.33-34.

² *Ibid.*, P.32.

³ *Ibid.*, P.35.

⁴ *Ibid.*, P.40.

les étudiants plus démunis culturellement, pour qui ce type de rendez-vous n'aura pas forcément d'intérêt *a priori*.

Nous sommes bien ici sur le terrain de ce public « *culturellement empêché* » dont parlait Benoît Lecoq¹, ou tout au moins de ce public qui n'est pas complètement autonome en bibliothèque, comme dans son cursus universitaire. Or, tous les discours sur la réussite à la faculté mettant l'accent sur « *l'autonomie* » de l'étudiant, « *le travail personnel* » et « *l'apparition d'un esprit propice à la recherche* », la bibliothèque ne devrait-elle pas être l'un des lieux privilégiés où ces capacités peuvent être apprises, voire maîtrisées ? De fait, toujours selon Benoît Lecoq, « *trois objectifs sont à poursuivre : répondre à la diversité des usagers par une différenciation des conditions d'accueil ; former les utilisateurs aux nouvelles approches documentaires que vient de commencer à bouleverser l'irruption de l'hypertexte et du multimédia ; couronnant le tout, éveiller ou réveiller la curiosité intellectuelle et, ce faisant, prévenir les abus de la surspécialisation.* »²

Pourtant, selon certaines enquêtes, datant certes de quelques années déjà mais qui restent, à n'en pas douter, largement valables :

« — *les fichiers et les catalogues en ligne posent encore de gros problèmes d'utilisation aux étudiants.*

— *Les services spécialisés [...] sont moins connus. L'utilisation des catalogues et de ces services croît avec le niveau d'étude.*

— *35% des étudiants disent avoir déjà suivi des cours de méthodologie de la recherche documentaire, 46% souhaiteraient en suivre.*

— *88% des étudiants disent consulter toujours ou souvent la table des matières quand ils lisent un livre pour leurs études, 51% consulter les index, 26% la bibliographie.* »³

Les instruments de travail que proposent les bibliothèques, tout comme les compétences que l'utilisation de ces instruments suppose, sont loin d'être

¹ Cf citation P.25.

² Benoît LECOQ, « Les bibliothèques universitaires », in *L'action culturelle en bibliothèque*, P.118.

³ Martine POULAIN, « Les publics des bibliothèques », in Martine POULAIN (dir.), *Lire en France aujourd'hui*, Paris, Editions du Cercle de la Librairie, 1993, P.244.

toujours maîtrisés par les étudiants. Sans doute est-ce le premier constat qui doit présider à une politique d'animation efficace. Car, comme le disent encore Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, « *tout enseignement, et plus particulièrement l'enseignement de culture (même scientifique), présuppose implicitement un corps de savoirs, de savoir-faire et surtout de savoir-dire qui constitue le patrimoine des classes cultivées.* »¹ Or, c'est l'acquisition de ces « techniques » qui font le plus souvent défaut dans le cursus des étudiants : « *tout effort pour réintroduire une discipline "scolaire" dans l'enseignement supérieur est immédiatement perçu par les étudiants et par les professeurs comme attentatoire à la dignité des uns ou comme incompatible avec la maîtrise des autres. Là encore, étudiants et professeurs communient dans l'échange d'images prestigieuses : le professeur qui voudrait enseigner les techniques matérielles du travail intellectuel, la manière d'établir une fiche ou de constituer une bibliographie par exemple, abdiquerait son autorité de "maître" pour apparaître aux yeux des étudiants atteints dans leur image d'eux-mêmes comme un maître d'école égaré dans l'enseignement supérieur. [...] Quant aux techniques intellectuelles, comme l'aptitude à définir les concepts employés ou les principes élémentaires de la rhétorique et de la logique, elles apparaissent aux étudiants, lorsqu'ils en connaissent l'existence, comme des contraintes insupportables ou des auxiliaires indignes, attentatoires à l'image romantique du travail intellectuel comme création libre et inspirée.* »²

Ces réflexions, qui se destinent avant tout aux enseignants, ne devraient pourtant pas échapper aux bibliothèques qui reproduisent sans doute parfois cet écueil : dissimuler des compétences qui ne sont finalement que des techniques et des savoir-faire que l'on peut acquérir grâce à l'exercice et la pratique, les auréoler d'une prétendue scientificité, afin de ne pas perdre ce qui est considéré comme un privilège : le *savoir*.

Poursuivre des objectifs d'animation, c'est donc d'abord faire en sorte que chaque utilisateur de la bibliothèque ait le même niveau de compétence dans

¹ *Les héritiers*, P.36.

² *Ibid.*, P.95-96.

la bibliothèque. Alors, par la suite, dans un environnement familier et dont il sait se servir, il pourra peut-être davantage s'intéresser à la consommation de biens proprement culturels, ce qu'on peut réellement faire entrer dans le champ de l'animation.

Il faut donc envisager l'animation comme s'insérant dans une ouverture plus large de la bibliothèque. Qu'entendre par là ? Sans doute, d'abord, développer une politique de libre accès digne de ce nom, ce qui permettrait à l'utilisateur de s'approprier à la fois l'espace de la bibliothèque et surtout ses collections, sentir qu'il n'a pas à franchir plusieurs barrières pour obtenir un ouvrage.¹

Allant de pair, mettre sur pied une politique de communication et de transparence, c'est-à-dire affirmer la présence de la bibliothèque sur le campus et, plus encore, le rôle qu'elle entend jouer. Par exemple en proposant, à chaque rentrée, des visites de la bibliothèque aux étudiants ou, mieux encore, en allant leur présenter la bibliothèque en amphithéâtre, avant de les amener dans les locaux — leur faisant faire ainsi le trajet « physique », ce qui constitue une façon toute pratique de repérer les lieux. Sans oublier des journées « portes ouvertes », qui s'adresseraient non plus seulement au public « naturel » mais à tous.

Enfin, bien plus ambitieux encore, développer une politique de diffusion des connaissances, ce qui devrait vouloir dire une politique de formation méthodologique des usagers. Cette formation devrait s'intégrer dans une réflexion plus large sur les cursus universitaires, l'échec important des premier cycle, la nécessité d'offrir à tous les mêmes outils et les mêmes atouts, afin de mettre en œuvre un enseignement réellement démocratique, que l'on pourrait définir ainsi : « *permettre au plus grand nombre possible d'individus de s'emparer dans le moins de temps possible, le plus*

¹ Le rapport Lachenaud stigmatisait d'ailleurs « la faible part de libre accès » offerte par les BU : « on observe que seulement 20% des collections universitaires sont en libre accès, alors qu'il est communément admis que le pourcentage souhaitable doit se situer au moins à 50%. » (Jean-Philippe LACHENAUD, *Bibliothèques universitaires : le temps des mutations*, Rapport du Sénat, 1998-99, n°59.)

complètement et le plus parfaitement possible, du plus grand nombre possible des aptitudes qui font la culture scolaire à un moment donné »¹.

Ce sont donc ces objectifs profonds qui devront constituer le préliminaire et l'amont d'une politique d'animation proprement dite, considérée comme un ensemble d'actions plus ponctuelles et « spectaculaires », dont nous allons maintenant parler.

¹ Pierre BOURDIEU et Jean-Claude PASSERON, *Les héritiers*, P.114.

Troisième partie. Une politique d'animation en BU : comment ?

1. L'animation DE la bibliothèque, l'animation À la bibliothèque

Comme nous l'esquissions précédemment, il semble que l'accueil, l'orientation et l'information du public soient le préliminaire obligé de toute animation en BU. Or, les défaillances en la matière sont sans doute encore trop nombreuses. En cela, la problématique de l'animation dans les BU diverge peut-être de celle des BM : « *l'information du lecteur et son accueil à la bibliothèque, dit Anne-Marie Bertrand¹, ne sont plus aujourd'hui considérés comme relevant des activités d'animation* ». Quant à Bernard Huchet, sa position est identique : « *On ne parlera plus guère ici des questions de signalétique, et d'aménagement matériel des salles de lectures [...] ou même des rudiments de l'accueil du public : ces différentes fonctions, parce qu'elles ont été longuement définies, méditées, corrigées même par les professionnels, se sont intégrées sans réserve au fonctionnement courant des établissements. Elles ont fourni la matière de manuels, de traités de bibliothéconomie, et se sont détachées de l'“animation” proprement dite.* »²

Nous sommes d'accord avec ces auteurs sur le fond : l'animation, strictement définie, ne concerne que les activités extra-quotidiennes de la bibliothèque. Pourtant, si les bibliothèques publiques accordent depuis longtemps une grande importance à la signalétique, aux documents d'accompagnement (modes d'emploi, panneaux, exposition des nouveautés, édition de plaquettes bibliographiques...), à l'organisation harmonieuse de l'espace, les

¹ *Animation et bibliothèque*, Paris, BPI, 1995, P.17.

² « Pour une politique culturelle en bibliothèque », in Viviane CABANNES et Martine POULAIN (dir.), *L'action culturelle en bibliothèque*, Paris, Cercle de la Librairie, 1998, P.16.

bibliothèques universitaires, elles, semblent très en retard. C'est un peu comme si une certaine idée, austère, de la recherche et du travail intellectuel transpirait sur les murs et l'ambiance de la bibliothèque elle-même.

Pourtant ces efforts, s'ils sont entrepris, vont se répercuter sur les utilisateurs mais aussi sur le personnel. L'objectif est d'instaurer une certaine atmosphère dans les locaux et le bâtiment, afin de mieux travailler ensemble et faire davantage se rencontrer le public et le personnel.

Cette animation de la bibliothèque (de ses locaux, de ses collections, de son personnel) est le prélude à l'animation à la bibliothèque, animation proprement dite. Il est difficile d'établir une typologie des différents types d'animation que peut proposer une BU ; globalement, on peut dire que celle-ci va organiser une animation dans une optique, soit de prolongement de l'activité pédagogique, soit de diffusion des connaissances. Dans les deux cas, elle pourra avoir recours à des interventions diverses : expositions, lectures, tables rondes, conférences, colloques, forums, concerts, spectacles, projections, ateliers d'écriture, mise à disposition de fonds spécifiques... Les formules ne manquent pas, le risque étant de se perdre dans des activités trop diversifiées et, souvent, mal maîtrisées.

Car là est bien l'enjeu crucial d'une politique d'animation bien comprise : la cohérence, la visibilité et, si l'on ose dire, la *lisibilité*. En effet, la fidélisation d'un public, aspect essentiel, en dépend. Nous reprendrons à notre compte la formule de Bernard Huchet déjà citée plus haut¹, à savoir qu'« *il n'y a pas d'animations, mais une politique d'animation* », et que l'identité d'une action culturelle « *procède avant tout autre caractère d'un discours* ».

Premier corollaire de cette cohérence : proposer des animations fréquentes, qui puissent être repérables dans le temps long, afin, précisément, de fidéliser un public qui, dans le cas contraire, ne verra pas la pertinence de telle action ponctuelle. Ce que Bernard Huchet résume ainsi : « *Une véritable politique d'action culturelle n'est possible qu'à raison de moyens réguliers, même s'ils*

¹ Cf première partie, troisième sous-partie, P.13-14.

sont modestes, parce qu'elle doit s'inscrire dans la durée et se rendre plus lisible à la faveur de cette longévité. »¹

Second corollaire : ne pas hésiter, en plus de ces « moyens réguliers, même modestes », à investir davantage pour proposer, de temps en temps, des manifestations de très grande qualité, qui pourraient rivaliser avec celles des bibliothèques municipales ou d'autres établissements culturels. Benoît Lecoq, comme d'autres, le déplore : « *des animations "bricolées", des prestations hâtives, des manifestations sans accompagnement publicitaire portent atteinte à l'image de l'établissement plutôt qu'elles ne la servent. »²* De fait, il nous paraît fondamental qu'une BU puisse produire des manifestations culturelles de grande envergure, qui arrivent à se hisser au niveau d'autres établissements : en effet, le public des BU est exigeant et difficile, aussi reconnaîtra-t-il plus facilement telle ou telle animation si sa qualité est avérée.

Mais de telles exigences demandent, bien sûr, des compétences, en termes de moyens et de personnes : sans doute les bonnes volontés sont-elles souvent émoussées par des manques de crédits, plus que par un manque de motivation ou d'énergie. Comment arriver à pallier ces manques ? Peut-être justement en reconnaissant d'emblée la nécessité d'une politique d'animation, en la posant comme une activité de la bibliothèque *a priori* au même titre que d'autres, ce qui permettra de mettre de côté des crédits pour acheter le matériel nécessaire à de futures manifestations culturelles « modestes », mais également de débloquer des subventions conséquentes, ponctuellement, pour des activités plus « lourdes ». Bien entendu, les mêmes objections ressurgissent inlassablement : « *On pourra se demander [...] où est la bibliothèque d'étude dans tout cela ? Ne risque-t-elle pas d'oublier des missions prioritaires [...] n'y a-t-il pas tout de même tentation — ou tentative — de confusion des genres, de substitution de rôle relativement à d'autres organismes ? »³* A ces

¹ « Pour une politique culturelle en bibliothèque », in *L'action culturelle en bibliothèque*, P.20.

² « Les bibliothèques universitaires », in *L'action culturelle en bibliothèque*, P.118.

³ Roger THOUMIEUX, « L'animation dans les bibliothèques d'étude », in *Animation et bibliothèques, journées d'étude organisées par l'ENSB*, Villeurbanne, ENSB, 1984, P.36.

objections, la réponse de Guy Hazzan nous paraît limpide : « *S'il s'agit [l'animation] de quelque chose d'extérieur, d'artificiallement plaqué sur le fonctionnement de la bibliothèque, elle sera vécue (et chiffrée) comme un élément étranger. Et ce, d'autant plus si elle se fait aux dépens de la bonne marche de services dont on attend beaucoup (acquisitions et mise à disposition rapide des documents). Si, en revanche, l'animation n'est que le prolongement et l'affichage d'une politique d'intégration et d'ouverture, elle se coulera dans la politique de l'établissement qu'elle contribuera à orienter.* »¹

Il nous semble finalement que l'on peut différencier deux types d'animation : l'animation régulière, dont la fréquence pourrait varier mais qu'on pourrait fixer à trois ou quatre fois par an, et l'animation spectacle qui serait, elle, davantage fonction des opportunités et des circonstances, mais qu'il faudrait essayer de réaliser une fois par an. Il ne devrait pas y avoir de hiérarchisation ou de jugement de valeur dans la distinction de ces deux types d'animation : le second implique certes davantage de moyens (financiers, logistiques, humains), un partenariat possible, et même souhaitable, avec d'autres établissements², mais cela ne veut pas dire que le premier n'est réalisé qu'à partir de « bouts de ficelles », comme le déplorait Benoît Lecoq. Disons plutôt que leur logique et leur conception sont différentes.

Expliquons nous : nous l'avons suffisamment répété, la bibliothèque universitaire ne doit pas être seulement le lieu où l'étudiant trouve la documentation indispensable à ses études, mais elle doit également s'ouvrir sur le livre, la culture et, plus généralement, le monde contemporain. Dans cette optique, chaque BU pourrait organiser, régulièrement, sous forme de cycles, des animations sur des thèmes culturels. Chacune de ces animations pourrait s'organiser notamment autour de livres, de vidéos et de films sur le sujet traité, proposer des débats et des discussions, faire le tour enfin des ressources bibliographiques sur le sujet, en éditant un catalogue

¹ « Les desseins animés de Saint-Jérôme », *Bulletin des bibliothèques de France*, Paris, t.30, n°5, 1985, P.406.

² Voir notre troisième sous-partie, « La nécessité du partenariat », cf *infra*, P.46-50.

bibliographique qui prendrait en compte non seulement les ressources livresques mais aussi les autres, notamment celles de l'Internet. Ceci afin de montrer que l'offre documentaire est aujourd'hui plus que jamais multisupport et que l'équation « bibliothèque = livre » ne tient plus.

Comment décider du contenu de ces animations ? L'idéal serait bien sûr de faire se concerter le personnel de la bibliothèque, des étudiants, des enseignants et des chercheurs, afin que la bibliothèque n'impose pas ses programmations et ses choix mais initie un mouvement, quitte à être ensuite réceptive plus qu'initiatrice. Comment, ensuite, mettre sur pied des animations efficaces ? Cela demande évidemment un équipement de départ, qu'il s'agisse de matériel d'exposition classique (présentoirs, panneaux, vitrines, affichage lumineux, etc.) comme de matériel plus technique (magnétoscope professionnel, téléviseurs, salle de conférence, installation sonore pour prévoir des interventions au micro, vidéo-projecteur que l'on peut relier à un poste informatique...). Selon quelle fréquence enfin ? Comme nous le disions, quatre cycles annuels semblent, dans un premier temps, un objectif satisfaisant — pouvant ensuite être revu, à la hausse comme à la baisse — dans la mesure où le sérieux et la qualité de chacun d'eux serait le but à atteindre (pouvoir inviter des intervenants extérieurs, pour ne prendre que cet exemple, s'avérant souvent très contraignant). La rentrée universitaire s'échelonnant entre septembre et octobre, il ne semble pas raisonnable de proposer une première animation avant la mi ou la fin novembre ; la seconde pourrait avoir lieu fin janvier ou début février, une fois les partiels des étudiants terminés ; la troisième se positionnerait fin avril ou début mai ; la dernière, enfin, clôturerait l'année universitaire, au mois de juin ou juillet.

Concernant maintenant ce que nous avons appelé les animations spectacles, il faudrait là aussi éviter l'écueil consistant à systématiquement choisir la formule de l'exposition sans l'assortir d'autres activités. Bien sûr, dans une optique de mise en valeur des collections, comment ne pas retenir le principe de l'exposition ? Pourtant, force est de constater que le caractère par trop

statique et austère de cette formule, surtout dans une bibliothèque, n'est pas fait pour motiver les visiteurs ou, mieux encore, les faire participer.

Car nous en arrivons à l'un des points les plus importants : comment faire interagir les objets et les thèmes proposés, le personnel et le public visiteur ? Il faut dire ici un mot du personnel des bibliothèques. Sans un concours actif de sa part, il va de soi qu'aucune bonne animation ne saurait fonctionner, malgré l'acharnement d'une ou deux personnes motivées. Or, ce dernier considère trop souvent que participer à ce type de manifestations ne fait pas partie de ses missions et de ses fonctions. Peu importe en l'occurrence qu'on se positionne en haut ou en bas de la hiérarchie : le raisonnement reste souvent le même, à savoir qu'il y a toujours des choses plus importantes à faire. Un chef d'établissement doit donc d'abord, lorsqu'il parle de politique d'animation, permettre à l'ensemble de son personnel de se retrouver et de se fédérer autour d'un projet commun, qui sera ensuite exposé à un public. La participation active dote le travail de chacun d'une dimension positive et valorisante, en même temps qu'il apporte au résultat final une plus grande cohérence, ce que ne peut que ressentir le public qui va lui aussi s'investir plus largement.

A côté de l'animation régulière et de l'animation spectacle, il ne faut bien sûr pas oublier l'animation de tous les jours, dont les champs peuvent être très larges : concours de nouvelles ou de dessin sur un thème précis, édition d'une plaquette autour d'un thème de culture générale ou plus axé sur une discipline particulière, édition de bibliographies classées par thèmes (en bibliothèque de sciences par exemple : vulgarisation scientifique ; épistémologie ; histoire des sciences ; romans scientifiques et de science-fiction, etc.), édition d'une revue de presse hebdomadaire ou mensuelle sur différents thèmes, présentation de nouveautés scientifiques, littéraires, philosophiques, plus de service public et de renseignements (y compris pour le personnel bibliothécaire et conservateur), davantage de contacts entre enseignants et bibliothécaires, etc.

« Ainsi considérée, l'action culturelle n'est pas autre chose qu'une mise en mouvement de nos missions documentaires »¹ ; d'autre part, en axant sa politique d'animation autour d'axes et de projets forts tels que ceux-ci, nous réaffirmons que « c'est dans la durée, dans la cohérence et la régularité que la bibliothèque a le plus de chance de s'attacher un public fidèle, et d'en recevoir à mesure un écho plus favorable. »²

¹ Benoît LECOQ, « Les bibliothèques universitaires », *op.cit.*, P.122.

² Bernard HUCHET, « Pour une politique culturelle en bibliothèque », *op.cit.*, P.21.

2. La dimension primordiale de la « culture générale »

Il est un aspect que nous n'avons pas encore traité mais qui nous paraît un pan très important de la réflexion sur l'animation : la notion de « bibliothèque (ou fonds) de culture générale ». C'est en effet d'abord par le biais du plaisir de lire, de se cultiver, de s'ouvrir sur le monde, que le public pourra ensuite s'intéresser à telle exposition, telle conférence.

Or, comme nous l'évoquions déjà précédemment, les étudiants, public « naturel » des BU, étaient traditionnellement considérés comme « sachant » lire. Pourtant, dans les années 80 et surtout 90, cet état de fait a été remis en cause par différentes études. Certaines sombrèrent peut-être dans l'alarmisme, mais il fallait en tous cas constater une évolution des usages vers, d'une part, moins de lecture, vers, d'autre part, une lecture différente, tant dans ses pratiques que dans ses objectifs. Dans ces conditions, la BU, rejoignant la problématique et la dimension des BM, ne pouvait qu'apparaître comme le lieu privilégié où l'envie de lire pourrait être retrouvée.

C'est à partir de ce constat que s'inscrit l'expérience stimulante des universités de Bordeaux : « *Longtemps tenue dignement à l'écart des "crises" successives qui ont frappé le monde de l'écrit, l'Université semble à son tour confrontée à un phénomène sinon de rejet, du moins de mutation en profondeur. [...] La question de l'animation autour du livre a commencé à être posée à Bordeaux, au sein des Universités, à partir de 1992 [...] C'était l'époque, rappelons-le, de la Mission lecture [...] En milieu universitaire, il ne s'agissait pas bien entendu de lutter contre l'illettrisme [...] mais plutôt d'analyser la qualité de la relation à la lecture et à l'écriture de ces usagers, considérés a priori comme étant favorisés culturellement.* »¹ A partir des questions posées, les conclusions furent les suivantes : d'une part, le livre devenait de plus en plus utilitaire, nécessaire pour l'examen, même si son

image de « savoir » n'était pas réellement remise en question ; d'autre part, la pratique de lecture, notamment dans l'optique du débat d'idées, déclinait, ainsi que, parallèlement, la fréquentation des bibliothèques pour le travail personnel et les recherches documentaires. D'où le constat à Bordeaux : « *C'est moins par la quantité d'ouvrages lus, empruntés ou photocopiés par les étudiants (même si elle peut, à bon droit, étonner ou décevoir, que par leur relation à ceux-ci qu'il convient d'aborder la question de la lecture à l'Université et dans les bibliothèques [...] Pour restaurer le goût de la lecture, pour en réactiver la nécessité, université et bibliothèques doivent faire front commun et reconquérir un terrain longtemps déserté — voire tenu comme suspect par l'institution universitaire —, celui du plaisir* »², et ce afin d'« *inverser la tendance utilitariste.* »³ Cela a donné lieu à l'élaboration d'une bibliothèque dite de loisirs, bibliothèque de culture générale conviviale et bien intégrée à la bibliothèque. Mais des rencontres, discussions et ateliers thématiques autour du livre et de l'écrit, où des personnalités (écrivains, scientifiques, chercheurs) ont été conviées, ont rapidement renforcé ce mouvement et permis à la bibliothèque d'apparaître comme le fer de lance d'un dynamisme retrouvé à l'Université.

Absolument liée à ce plaisir de lire, la bibliothèque de culture générale a dès l'abord eu pour objectif prioritaire la pluridisciplinarité. Guy Hazzan reprenait à son compte la réflexion d'Alfred Kastler, déplorant de voir les étudiants « *confinés dans des études de spécialité. Cette spécialisation, qui s'accroît au cours de leurs années d'études, n'est compensée par aucun enseignement général leur ouvrant l'esprit sur les problèmes du monde moderne [...] Cet enseignement devrait être à base de philosophie, d'épistémologie, d'histoire des disciplines enseignées dans nos universités* »⁴ ; quant à Benoît Lecoq, il citait lui Edgar Morin : « *Il ne faut*

¹ Gérard BRIAND et Patrick-Jacques RETALI, « Animation autour du livre à l'Université », *Bulletin des bibliothèques de France*, Paris, t.42, n°1, 1997, P.54-55.

² *Ibid.*, P.55-56.

³ *Ibid.*, P.58.

⁴ Alfred KASTLER, « Si nous reparlions de pluridisciplinarité », *Le Monde*, 1979 (cité par Guy HAZZAN, « Les desseins animés de Saint-Jérôme », *Bulletin des bibliothèques de France*, Paris, t.30, n°5, 1985, P.403.)

pas éliminer l'hypothèse d'un néo-obscurantisme généralisé, produit par le mouvement même des spécialisations, où le spécialiste lui-même devient ignare de tout ce qui ne concerne pas sa discipline, où le non-spécialiste renonce d'avance à toute possibilité de réfléchir sur le monde, la vie, la société, laissant ce soin aux scientifiques, lesquels n'en ont ni le temps ni les moyens conceptuels. Situation paradoxale que celle où le développement de la connaissance instaure la résignation à l'ignorance et où le développement de la science est, en même temps, celui de l'inconscience. »¹

Ces deux citations mettent parfaitement en lumière les dangers et les abus de la surspécialisation (voire de l'érudition), pouvant parfois étouffer la curiosité intellectuelle et l'ouverture sur le monde. Partant, ils interrogent la bibliothèque universitaire (par définition d'abord spécialisée elle aussi) sur ses choix : ne doit-elle pas, en plus bien sûr d'être à la pointe dans les disciplines particulières qu'elle couvre (qu'il s'agisse des sciences dures, des sciences humaines et sociales, du droit...), refléter la totalité du savoir, ainsi que les grandes problématiques de notre temps ? La pluridisciplinarité est donc à envisager doublement : sur un campus scientifique par exemple, la bibliothèque des sciences doit réussir à articuler les différentes matières enseignées et que reflètent ses collections (premier niveau) ; mais elle doit en outre s'ouvrir sur les sciences humaines, sociales, la littérature, l'actualité (second niveau). Et ce afin de permettre à l'étudiant de s'inscrire dans un environnement plus large, scientifique d'abord, sociétal et culturel ensuite.

Soulignons en outre que la « culture générale » a peut-être d'abord été introduite dans les bibliothèques de sciences précisément parce que les étudiants de ces disciplines étaient considérés, à tort ou à raison, comme insuffisamment intéressés par « le reste », c'est-à-dire l'actualité, les sciences humaines et la littérature notamment. Or, dans ces mêmes bibliothèques, lié à la notion de culture générale, a également été utilisé le terme de « vulgarisation ». Guy Hazzan (à la tête, rappelons-le, d'une BU de sciences)

¹ Edgar Morin, *Science avec conscience*, Paris, Ed. du Seuil, 1990, P.17 (cité par Benoît LECOQ, « Les bibliothèques universitaires », in Viviane CABANNES et Martine POULAIN, *L'action culturelle en bibliothèque*, Paris, Le Cercle de la Librairie, 1998, P.118.)

notait d'ailleurs que « *la vulgarisation universitaire déborde largement, à mes yeux, le secteur des sciences et des techniques. Il y a tout un travail à mener dans des domaines tels que la sociologie, la philosophie, la psychologie.* »¹ M. Hazzan se positionnait alors dans l'optique d'une vulgarisation destinée aux étudiants, — évoquant en fait la pluridisciplinarité dont nous venons de parler, — mais il occultait de fait un autre aspect de la vulgarisation scientifique : faire communiquer le public « spécialisé », universitaire, et le public « profane », bref les publics naturel et extérieur que nous évoquions précédemment².

La vulgarisation, ainsi envisagée, devient une façon de faire se rencontrer des populations hétérogènes : les étudiants (épaulant les chercheurs et les enseignants) peuvent devenir des « passeurs », révéler aux non-initiés ce qu'ils étudient, se faire pour une fois pédagogues et non plus seulement receveurs de savoir et d'informations ; finalement, peut-être, légitimer davantage, sinon revaloriser, leur propre rôle et leur propre choix d'étude. Ce n'est pas un hasard, du reste, si on accole souvent au terme vulgarisation l'adjectif scientifique : la vulgarisation s'inscrit en effet dans un mouvement plus large, de la part des scientifiques, de communiquer les résultats de leurs recherches et de « *descendre dans la rue* ». A une époque où d'immenses bouleversements technologiques, écologiques, biologiques et physiques touchent le monde dans lequel nous vivons, des voix se sont élevées contre les prétendues dérives des scientifiques, qui constitueraient une sorte de nouvelle oligarchie. Ces derniers, soucieux de ne pas laisser un trop gros écart se creuser entre eux et le citoyen lambda, ont publié énormément d'ouvrages de vulgarisation, en même temps qu'ils ont organisé des manifestations, des rencontres, afin de se rendre visibles et accessibles et éloigner les spectres, parfois vivace, du « *savant fou* » et de la « *science sans conscience* ». Les bibliothèques de sciences, dans ce contexte, ont donc été particulièrement attentives à refléter cette ouverture, parallèlement à un effort

¹ *Op.cit.*, P.403.

² Cf P.22-26.

entrepris pour façonner un « *homo scientificus* » qui aurait de sa discipline une idée à la fois plus ambitieuse et moins étriquée.¹

Si nous avons plus particulièrement évoqué les bibliothèques de science dans ce chapitre, l'idée d'une bibliothèque (et donc d'un fonds) de culture générale doit s'imposer dans toutes les disciplines. Cette bibliothèque doit, d'une part, refléter l'actualité et le débat d'idées (ce qui passe, en plus de l'achat des essais marquants du moment, par l'abonnement à de nombreux périodiques, dont la répartition autour d'un kiosque paraît fondamentale pour constituer un espace convivial et repérable) ; d'autre part, inscrire physiquement la pluridisciplinarité ainsi que les grandes questions épistémologiques et éthiques du monde contemporain dans ses collections (sans oublier une réflexion historique sur l'ensemble des disciplines étudiées à l'université à laquelle appartient la bibliothèque) ; enfin, réaffirmer le plaisir de la lecture, de toutes les lectures, qu'il s'agisse de romans (classiques, policiers, science-fiction...), de poésie, de théâtre, de bandes dessinées, d'ouvrages d'art ou d'art de vivre.

On peut alors s'interroger sur l'inscription physique de ce fonds de culture générale dans l'espace de la bibliothèque : doit-il constituer, par exemple, une salle particulière, qui serait conçue comme un espace de délassement et d'échanges, sorte de carrefour au sein duquel le public viendrait pour « autre chose » que le travail ? Ou, au contraire, doit-il se fondre, autant que possible, dans le reste des collections, en tous cas ne pas se singulariser avec trop d'insistance ?

Sans doute doit-on opter pour un juste milieu. Dans un souci, à la fois de brassage des publics et de pluridisciplinarité, il faut faire en sorte que les collections « spécialisées » ne soient pas, spatialement, absolument dissociées de celles de culture générale, même si l'identité propre de ces dernières doit s'affirmer. Cela permettra une circulation plus large dans la bibliothèque — le public qui vient *a priori* uniquement parce qu'il s'intéresse

¹ Voir annexes.

à la culture générale pouvant, s'il le désire, se promener le long de rayonnages plus spécialisés.

De toutes les façons, si les modalités peuvent diverger selon les bibliothèques (pas seulement pour des raisons « philosophiques » mais parfois aussi, plus prosaïquement, pour des raisons d'espace et de locaux), la volonté forte d'une bibliothèque de culture générale s'inscrit absolument dans une réflexion sur l'animation et l'action culturelle. D'abord parce qu'elle permet de redynamiser des pratiques de lecture parfois défailtantes, ensuite parce que la curiosité et la connaissance, au sens large, sont garantes d'un plus grand intérêt pour des pratiques culturelles, quelles qu'elles soient.

3. La nécessité du partenariat

Les différents champs d'action de l'animation ayant été étudiés, reste à savoir comment les mettre en place de façon efficace. Une nouvelle fois, le problème des moyens (financiers, matériels, humains) pose question, en même temps que celui de la visibilité de l'établissement qui organise telle ou telle manifestation culturelle. Or, nous le savons, les BU sont souvent peu exposées. C'est dans cette optique, qu'on pourrait qualifier de *stratégique*, que s'inscrit la nécessité d'un partenariat : une BU doit se positionner dans une agglomération, dans un tissu urbain, comme bâtiment culturel, au même titre qu'une BM ou tout autre établissement. Pas plus que ces derniers, elle ne peut faire l'économie d'un partenariat avec les instances, plus ou moins lointaines, qui l'entourent. Il est question ici de l'image de la BU, de son positionnement stratégique dans la cité : « *Le deuxième trait qui signale l'action culturelle comme espace d'innovation, c'est l'obligation dans laquelle on se met de devoir, à cette occasion, coopérer avec d'autres professions. [...] C'est une façon non secondaire d' "être dans la cité". [...] On le voit, par l'action culturelle les bibliothèques s'exposent. Elles se montrent et peuvent espérer ainsi diversifier les perceptions et les usages.* »¹

L'université et ses membres sont bien entendu le premier cercle de partenaires sur lequel la bibliothèque universitaire peut compter. Une coopération qui, nous le savons, n'est pas toujours fructueuse : « *la politique culturelle ne peut prendre appui que sur le partenariat, à commencer par la nécessaire coopération à mettre en œuvre entre les différents acteurs de l'université : enseignants-chercheurs, bibliothécaires, personnels IATOS. Faut-il donc incriminer la défiance qui, traditionnellement, gangrène les relations entre bibliothécaires et enseignants, et chercher dans l'intégration,*

¹ Jacques PERRET, Préface de *L'action culturelle en bibliothèque*, Cercle de la Librairie, 1998, P.12.

maître mot des recommandations ministérielles, la potion qui rendra vigueur au patient ? L'enjeu vaut certes que l'expérience soit tentée. »¹

De bonnes relations entre les enseignants-chercheurs et les bibliothécaires sont bien entendu le pilier d'un partenariat plus large avec l'ensemble des services de l'université. Mais il est vrai que ce rapprochement n'est pas toujours facile : les bibliothécaires se plaignent souvent de devoir courir derrière les enseignants, ne serait-ce que pour qu'ils leur communiquent leur bibliographie de début d'année ; quant à ces derniers, ils estiment la bibliothèque insuffisamment achalandée ou ne prennent pas la peine d'en comprendre mieux les mécanismes et les particularités. Aussi, pour rapprocher ces deux corps de métiers, il nous semble qu'une réflexion sur l'échec des étudiants (notamment des premier cycle) et la mise en place, par voie de conséquence, d'une formation à la recherche documentaire, assurée à la fois par les enseignants et les bibliothécaires, pourrait être une opportunité très intéressante. De même, la bibliothèque doit « identifier » un noyau d'enseignants motivés par l'ouverture en dehors de leur matière et par la nécessité d'initier leurs étudiants à la culture générale, et commencer à travailler avec eux. Dans un second temps, ce noyau dur peut servir de lien, de courroie de transmission avec le reste du monde enseignant qui, jugeant de certains résultats, pourra décider de rejoindre le groupe de réflexion et d'action.

Le plus difficile pour instaurer un véritable partenariat au sein de l'université est sans doute, néanmoins, la simple identification des différentes structures. Service d'Action culturelle, Service d'Animation, ne sont souvent que les parties les plus visibles. Pourtant, il existe d'autres structures, moins directement concernées au premier abord, mais tout aussi dynamiques : à Saint-Jérôme par exemple, au milieu des années 80, la bibliothèque, dans sa volonté d'affirmer sa politique d'animation, entretenait déjà des liens étroits avec l'AUDIST (Association universitaire pour la diffusion de l'information scientifique et technique) pour développer des actions de vulgarisation scientifique, mais aussi avec le CAES (Comité d'action et d'entraide sociale)

¹ Benoît LECOQ, « Les bibliothèques universitaires », in *L'action culturelle en bibliothèque*, P.117.

du CNRS. Ces deux structures lui ont permis d'accueillir dans ses locaux des expositions établies par elles, ou de les aider à les organiser, ou enfin de les susciter.¹

Pourtant, il ne faudrait pas oublier, dans cette volonté de faire de la bibliothèque universitaire l'un des poumons du campus, de tisser des liens avec la catégorie qui en constitue l'essence : les étudiants. Nous parlions précédemment² des cycles d'animation que la bibliothèque pouvait mettre en place et de la nécessité d'intégrer au maximum le public à qui ils sont destinés, dans le choix de la programmation et même son élaboration. Pour ce faire, la bibliothèque doit prendre contact avec les différentes associations étudiantes établies sur le campus et leur affirmer son dynamisme et sa volonté de travailler en partenariat.

Mais l'université ne constitue pas le seul partenaire potentiel. Il faut évoquer, à un second niveau, les autres établissements culturels environnants : les instances municipales, départementales et régionales. Car, comme le rappelle Benoît Lecoq, « *ces BU, que l'on dit insuffisamment intégrées à leurs universités, le sont, par certains côtés, à tel point qu'elles ont épousé leurs schémas de fonctionnement. Le cloisonnement disciplinaire des UFR, départements et instituts renvoie au morcellement des sections et des services ; l'étanchéité des sections entre elles est le miroir de l'hyperspécialisation disciplinaire ; au séparatisme des universités par rapport à la vie de la cité répond la médiocrité de la coopération entre bibliothèques universitaires et bibliothèques municipales.* »³

Une BU doit de fait s'interroger sur sa situation géographique, sociale et institutionnelle dans la cité qu'elle occupe et s'envisager comme bâtiment culturel à part entière. Dans cette optique, il est vrai que le partenariat avec la bibliothèque municipale apparaît comme fondamental, comme le soulignait par exemple Guy Hazzan dès 1985 : « *L'université et, de ce fait, sa bibliothèque sont partie prenante d'un tissu culturel dans lequel elles doivent*

¹ Voir Annexes.

² « L'animation DE la bibliothèque, l'animation À la bibliothèque », P.33-39.

³ « Les bibliothèques universitaires », in *L'action culturelle en bibliothèque*, P.117.

s'insérer. [...] Il me semble que la dichotomie traditionnelle "BM=lecture publique, BU=lecture universitaire" produit des effets pervers [...] il y a des solutions de complémentarité à étudier. On pourrait dire dans le cas de Marseille-Saint-Jérôme que le joint serait aisé à trouver puisqu'il y a une annexe de la bibliothèque municipale dans notre voisinage immédiat ; je n'envisage par cette complémentarité en termes de substitution, mais plutôt comme une collaboration possible et plus étroite que celle qui existe actuellement avec la bibliothèque centrale, et donc comme un "enrichissement" de nos actions de diffusion. »¹

Cette réflexion n'était pas, dès cette époque, purement théorique mais s'appuyait déjà sur des actions concrètes : en 1982, alors conservateur de la bibliothèque interuniversitaire des Sciences (Médecine) Saint-Charles, Guy Hazzan avait organisé, conjointement avec la Mairie, la direction de l'Ecologie et des Espaces verts de la ville de Marseille, celle des Jardins botaniques de Marseille, et la bibliothèque municipale, l'exposition « Les botanistes à Marseille et en Provence » présentée au Palais de la Bourse de Marseille en mars et avril. « *Le mouvement culturel dans ses tendances actuelles trace les voies d'une collaboration entre des organismes différents, nationaux et régionaux et promeut les lignes d'une communication, d'un échange entre ceux qui créent, ceux qui transmettent et leur public. La collaboration entre la ville de Marseille, l'Université de Provence et la Bibliothèque Universitaire des Sciences de Saint-Charles pour la réalisation de cette exposition et le souci de lui donner un cadre et un retentissement tels que chacun puisse y trouver un enrichissement, s'inscrivent très exactement dans ce mouvement. Ils témoignent d'une volonté d'associer les divers moyens culturels disponibles dans une région pour mettre à la disposition de tous des richesses culturelles communes en particulier ici, celle de son passé scientifique.* » Tel était le préambule rédigé par les auteurs, dans le catalogue qui avait accompagné cette exposition².

¹ « Les desseins animés de Saint-Jérôme », *Bulletin des bibliothèques de France*, Paris, t.30, n°5, 1985, P.403.

² *Les botanistes à Marseille et en Provence du 16^{ème} au 19^{ème} siècle*, Marseille, 1982, P.6.

Nous le voyons, mettre en place un réseau de partenaires variés, qu'il s'agisse de structures publiques ou associatives (BM, BDP, Mairie, Conseil Régional, Conseil Général, théâtres, associations d'enseignants, de retraités, de chefs d'entreprises, instituts divers tels le Goethe Institut, etc.), c'est s'inscrire dans un projet culturel et social. Mais il ne faut pas oublier non plus certaines initiatives nationales et institutionnelles, elles aussi fédératrices d'événements culturels : prenons, par exemple, le cas de la « Fête de la Science », sous l'égide des Ministères de l'Education nationale et de la Recherche¹. Cette manifestation nationale, d'une durée d'une semaine (en 2001 : du 15 au 21 octobre), est relayée, dans l'ensemble du territoire, par des coordinations régionales et départementales — dans les Bouches-du-Rhône, il s'agit du CCSTI Provence-Méditerranée (Centre de culture scientifique technique et industrielle), établi à Marseille. Ce type d'événements est très intéressant précisément parce qu'il rassemble tous les types d'établissements scolaires et culturels et leur permet de dialoguer et se renvoyer l'un à l'autre².

Dans tous les cas, la bibliothèque pratique la politique de la « porte ouverte » mais, plus encore, doit elle-même sortir de ses locaux, investir le campus de son université et même la vie de la cité, afin de faire circuler les savoirs mais aussi les publics.³

¹ « La Fête de la Science est un événement national annuel offrant au plus grand nombre l'occasion de découvrir ou redécouvrir les sciences et les techniques dans de nombreux lieux, sous des formes variées, parfois exceptionnelles, ludiques et de qualité. Des expositions, démonstrations, jeux, visites, conférences, cafés des sciences, films et ateliers dans chaque département... », brochure de la 10^{ème} édition de la Fête de la Science.

² Voir annexes.

³ A ce titre, l'initiative du SICD 2 (Service interétablissements de coopération documentaire) de Grenoble est particulièrement novatrice et intéressante : « La plupart des manifestations organisées par le SICD 2 prennent place dans le cadre d'une opération transversale intitulée "Tramway nommé culture", dont l'objectif est de développer les pratiques culturelles des étudiants et d'intensifier les échanges avec la ville. [...] Le SICD 2 poursuit aujourd'hui une programmation culturelle riche, dont les buts sont clairement définis : améliorer l'image et l'identité de la BU au sein du milieu universitaire en nouant des relations plus étroites avec les étudiants et les enseignants, en faire un lieu pluriel d'expressions et de rencontres, insérer la bibliothèque dans le réseau local du monde de l'écrit. » (Benoît LECOQ, « Les bibliothèques universitaires », in *L'action culturelle en bibliothèque*, P.120)

Conclusion

Nous voici au terme de notre réflexion sur une politique d'animation en bibliothèque universitaire. Pour compléter cette étude largement théorique, même si elle s'appuie sur des exemples précis, il faudrait dans un second temps organiser une enquête qui permettrait de mieux dégager les pratiques culturelles des BU (un peu comme l'a fait, en 1995, lors du colloque « Animation et Bibliothèque », la BPI pour les bibliothèques municipales) et établir des comparaisons avec des pays étrangers. Pour des raisons de temps et de moyens, nous ne pouvions, dans le cadre de la préparation du DCB, mener nous-mêmes à bien ce travail, parce qu'il fallait d'abord dégager des axes théoriques suffisamment solides, mais espérons qu'il pourra être envisagé ultérieurement.

L'animation en bibliothèque universitaire ne va donc pas de soi. De réelles disparités distinguent ce type d'établissement des bibliothèques municipales, pour rester dans le monde des bibliothèques, ou de tout autre établissement culturel, pour élargir notre propos. Pourtant, les textes officiels insistent, depuis plus de quinze ans, sur la vocation des BU à élargir leurs missions et proposer à leurs publics de réelles activités culturelles. Sans doute le manque de moyens a-t-il pu longtemps desservir les BU qui, rappelons-le, sont d'abord des bibliothèques d'étude et de recherche ; sans doute aussi le risque de « dispersion », la crainte de perdre leur identité ou d'empiéter sur le terrain des BM, a-t-il pu retarder leurs initiatives ; n'oublions pas, enfin, que le personnel des BU lui-même a pu se montrer réticent à ce type d'actions, considérant qu'elles ne sont partie intégrante ni de leur mission, ni de leurs fonctions.

Il est fort possible que ces réserves et craintes, naturelles, n'aient pu être dépassées jusqu'ici faute d'une réelle réflexion sur une politique d'animation globale et cohérente. Cette politique, comme nous l'avons longuement expliqué, ne peut faire l'économie d'un questionnement plus large sur les

publics que la bibliothèque entend toucher, l'image qu'elle veut donner d'elle-même (un lieu ouvert), les moyens qu'elle est prête à y consacrer, enfin les réseaux de partenaires sur lesquels elle peut s'appuyer.

Il nous a également paru important de distinguer plusieurs niveaux d'animation : l'animation « de tous les jours » qui propose au public des locaux agréables où l'accueil, l'orientation, la formation et le libre accès sont prédominants, qui s'investit dans l'édition de plaquettes bibliographiques et de revues de presse par exemple, qui met en exergue les nouveautés, la dimension fondamentale de la culture générale, qui organise enfin des activités ludiques comme des concours de nouvelles, de dessins, etc. ; l'animation « ponctuelle », qui se subdivise en animation « régulière » (cycles d'animations de qualité de trois ou quatre par an, sur des thèmes culturels choisis en liaison avec les étudiants et enseignants) et animation « spectacle » (manifestation plus ambitieuse et très lourde à mettre en place, en partenariat avec d'autres instances culturelles).

Trop souvent, c'est l'animation spectacle qui a attiré l'attention et mobilisé toutes les énergies, ce qui se conçoit aisément pour une BM, ce qui est moins pertinent dans le cas d'une BU où le public, peut-être avantagé culturellement, ne considère pas forcément sa bibliothèque comme un lieu de culture. Qui plus est, lorsqu'une BU se risque à ce type d'exercice, insistons une dernière fois sur le fait qu'elle doive proposer une animation de grande qualité, auquel cas elle risque de se décrédibiliser aux yeux de tous.

Il est possible que la spécialisation de certains personnels de bibliothèque dans les activités d'animation puisse permettre de mieux répondre à ces exigences. C'est, entre autres, l'avis de Bernard Huchet, même s'il ne parle pas spécifiquement des BU : « *plus on avance dans la multiplicité des formes et donc des savoir-faire, plus on perçoit la nécessité d'affecter à l'animation des personnels expérimentés et permanents.* »¹

Pourtant, selon nous, si l'animation a longtemps pu apparaître comme le parent pauvre des BU, spécialiser à l'excès certaines catégories de personnel

dans cette branche ne serait pas sans danger. D'une part, parce que le risque de perdre de vue les missions prioritaires et l'identité de la bibliothèque est réel. D'autre part parce qu'animer une bibliothèque, c'est animer l'ensemble du personnel qui la constitue ; or, en singularisant la fonction d'animateur, le danger est de mettre *ipso facto* de côté le reste du personnel et de créer de nouvelles divisions. L'action culturelle peut et doit permettre un renouvellement des fonctions des bibliothécaires, de tous les bibliothécaires : « *Lorsque les bibliothécaires s'interrogent sur la place que tient l'action culturelle dans leurs fonctions, ils posent la question de la capacité d'évolution que l'institution se donne. Et lorsqu'ils s'interrogent sur la validité et l'intérêt des diverses formes d'action culturelle, ils explorent et expérimentent quelques-unes des fonctions possibles des bibliothèques de demain.* »²

C'est pour cela que le plus important est, à notre sens, un discours sur l'animation, considérée comme une atmosphère permanente au sein de la bibliothèque, une façon d'être et de travailler ensemble, ce qui n'exclut pas une formation réelle dans ce domaine mais pour l'ensemble du personnel, peut-être selon la formule des roulements et des cycles, afin de ne léser personne.

Dernier aspect qu'il nous faut évoquer : celui de l'évaluation. Une fois admis le principe d'une politique d'animation, une fois dégagés des moyens, humains, matériels et financiers, une fois réalisées des actions réelles, il s'agit d'en dresser un premier bilan.

Il ne faudra, bien sûr, reculer devant aucun procédé jugé pertinent pour évaluer le succès rencontré face au public, pour mieux comprendre ce qui a plu, déplu, ce qui manquait, ce qui était de trop. Des questionnaires, des concertations, des sondages effectués sur le vif, seront autant de moyens de ne pas céder trop vite à l'autosatisfaction et d'oublier que le succès d'une animation dépend, en dernier recours, du public qui y participe. Ce qui ne

¹ « Pour une politique culturelle en bibliothèque », in *L'action culturelle en bibliothèque*, P.18.

² Jacques PERRET, Préface à *L'action culturelle en bibliothèque*, P.12.

signifie pas non plus que le seul public soit capable de jauger et juger la qualité d'une animation. D'autres professionnels, et le personnel lui-même, sont autant de garants d'un jugement objectif.

C'est, là encore, dans la durée qu'une évaluation fiable pourra s'établir. Une nouvelle fois, cohérence et régularité sont et resteront les deux maîtres mots d'une politique d'animation bien comprise en bibliothèque universitaire.

Bibliographie

AGOSTINI François (dir.), *Science en bibliothèque*, Paris, Editions du Cercle de la Librairie, 1999

BOURDIEU Pierre, *La Distinction*, Paris, Editions de Minuit, 1979

BOURDIEU Pierre et PASSERON Jean-Claude, *Les héritiers, les étudiants et la culture*, Paris, Editions de Minuit, 1985

BRIAND Gérard et RETALI Patrick-Jacques, « Animation autour du livre à l'Université », *Bulletin des bibliothèques de France*, Paris, t.42, n°1, 1997, P.54-58

CABANNES Viviane et POULAIN Martine (dir.), *L'action culturelle en bibliothèque*, Paris, Editions du Cercle de la Librairie, 1998

CAUNE Jean, *La culture en action*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1999

Colloque BPI, *Animation et bibliothèque*, Paris, Bibliothèque publique d'information, 1995

DUJARDIN Brigitte et JULLIEN Madeleine, « Bibliothèque universitaire, bibliothèque publique ? », *Bulletin des bibliothèques de France*, Paris, t.45, n°5, 2000, P.66-70

GILLET Jean-Claude, *Animation et animateurs*, Paris, L'Harmattan, 1995

HAZZAN Guy, « Les desseins animés de Saint-Jérôme », *Bulletin des bibliothèques de France*, Paris, t.30, n°5, 1985, P.403-406

Journées d'étude de l'Ecole Nationale Supérieure des Bibliothèques,
Animation et bibliothèques, Villeurbanne, ENSB, 1984

POULAIN Martine (dir.), *Lire en France aujourd'hui*, Paris, Editions du
Cercle de la Librairie, 1993

RENOULT Daniel (dir.), *Les bibliothèques dans l'université*, Paris, Editions
du Cercle de la Librairie, 1998

SEIBEL Bernadette, *Bibliothèques municipales et animation*, Paris, Dalloz,
1983

TABET Claudie, *La bibliothèque « hors les murs »*, Editions du Cercle de la
Librairie, 1996

**Annexes : l'exposition d'octobre à la
BU de Saint-Jérôme**

MINISTÈRE DE LA RECHERCHE :



MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

Du 15 au 21 octobre 2001

Coordination Régionale et Coordination Départementale Bouches-du-Rhône : CCSTI Provence Méditerranée - 55, rue Sylbelle - 13006 Marseille
Tout renseignement 04 91 59 88 00 www.agora-sciences.org

PROGRAMME
BOUCHES-DU-RHÔNE



1. Annexe 1 : présentation et contextualisation

A l'occasion de la préparation du dixième anniversaire de la manifestation nationale « Fête de la Science » (qui se présente comme le « *rendez-vous de la science citoyenne* »), organisée par les Ministères de la Recherche et de l'Education nationale, la BU de Saint-Jérôme avait été contactée par messagerie électronique, dès le mois de juin 2001, par le CCSTI (Centre de culture scientifique et technique) Provence Méditerranée, établi à Marseille et coordonnateur général de cette fête. Ce dernier désirait savoir si la bibliothèque, en tant que bâtiment culturel à vocation scientifique, allait participer à des activités d'animation dans le cadre de cette manifestation, qui devait se tenir du 15 au 21 octobre 2001.

La BU a répondu présente et lui a commandé dix immenses affiches, 10 affiches de taille moyenne et 100 brochures détaillant le programme de cette fête pour les Bouches-du-Rhône, édité à 20.000 exemplaires (dans lequel serait intégré un petit texte de présentation de la participation de la BU).

Lorsque je suis arrivé à la bibliothèque début septembre et que je me suis entretenu avec M.Hazzan, Conservateur en chef et chef de section, sur mes activités d'animation durant mon stage d'étude, il m'a bien sûr parlé de ce projet. Il m'a expliqué que la bibliothèque pensait accueillir, comme c'était le cas depuis plusieurs années, l'exposition « Passion Recherche », organisée par Mme Berger, enseignante au CNRS.

J'ai donc pris contact avec Mme Berger et, lors d'un rendez-vous à la mi-septembre, elle m'a mieux expliqué en quoi consistait cette exposition. Depuis dix ans, une liaison entre chercheurs et établissements scolaires s'était établie sous le label « Passion Recherche » (qui bénéficie d'une convention et d'un protocole). Le propos était (et est toujours) de montrer aux scientifiques que l'ouverture vers l'extérieur est possible. Pour cela, certains d'entre eux, motivés, travaillent plusieurs semaines durant avec une

classe et cela donne lieu à des travaux (recherches, panneaux, maquettes...) sur des thèmes scientifiques variés.

A Saint-Jérôme, depuis cinq ans, cette initiative était fédérée par la mairie du 13^{ème} arrondissement de Marseille, ce qui avait permis d'unir six écoles primaires et six laboratoires scientifiques (dont certains liés au CNRS). Cette zone scolaire était une ex-ZEP, aussi l'académie disposait-elle de moyens en terme notamment d'animation. Dès la première année, la mairie a exposé les travaux des élèves, puis l'exposition a été abritée par la BU de Saint-Jérôme. Mme Berger m'a donc expliqué que, pour cette année, plusieurs thèmes avaient été choisis : l'eau (2 panneaux et 2 maquettes), les volcans (3 panneaux et 1 maquette), l'océanographie (5 panneaux, 2 maquettes, 1 livret de jeux et 3 tests), la pollution (3 panneaux), le bruit (5 panneaux et 1 maquette), le cycle de l'eau (3 panneaux, 1 maquette large et haute) et enfin l'anthropologie (5 panneaux et 1 statue d'homme préhistorique). C'était l'ensemble de ces travaux que la BU accueillerait dans ses locaux pendant quelques jours en octobre.

A l'issue de cet entretien, il m'a semblé que cette exposition était une très bonne initiative mais que deux écueils se présentaient : tout d'abord, la BU n'allait faire qu'accueillir une exposition, sans rien proposer de son propre chef ; ensuite, ce label « Passion Recherche » interférait quelque peu avec celui de la « Fête de la Science », aussi le public risquait-il de ne pas toujours s'y retrouver. Certes, montrer à tous que des enfants d'école primaire s'intéressaient aux sciences et étaient capables de mener, avec l'aide de chercheurs, des travaux sérieux et ludiques, entrainait tout à fait dans le propos de « démocratiser » la science. Toutefois, l'identité de la BU ne s'affirmait guère dans cette optique.

Aussi ai-je proposé d'agrémenter cette exposition d'une « production personnelle » de la part de la bibliothèque, qui insisterait encore sur le fait que la vulgarisation scientifique paraissait aujourd'hui un enjeu majeur de société. Etant donné le peu de temps et de moyens qui m'étaient impartis d'ici au 15 octobre, date de début de la manifestation, j'ai dû m'organiser

pour : 1-commander des ouvrages que j'avais prévu d'exposer autour de stands classés par thématiques (enfants/adolescents ; classiques de la science-fiction ; grand public/ best-sellers/ adaptations cinématographiques ; vulgariser la science (1) : romans, témoignages et biographies ; vulgariser la science (2) : la réception par le grand public ; vulgariser la science (3) : des chercheurs communiquent) ; 2-concevoir deux panneaux avec textes et images intitulés « Science & Société » qui essayaient d'analyser les rapports entre la science et la société dans ses aspects philosophiques, éthiques et culturels (dans la littérature, le cinéma et la télévision notamment) ; 3-rédiger une bibliographie après avoir inventorié le fonds de vulgarisation scientifique de la BU, nombreux, et l'avoir regroupé autour de thèmes forts et facilement repérables.

Avec ces différentes approches, conjuguées au cœur de l'exposition, le travail des enfants, il me semblait que la bibliothèque pouvait davantage faire entendre sa voix et, plus encore, fédérer à la fois son public naturel (les étudiants et les enseignants), mais aussi un public plus large (celui des enfants et, plus largement, toute personne s'intéressant à la science).

Du reste, la bibliographie que j'ai effectuée a été envoyée à plusieurs instances de l'université (le Président lui-même mais aussi tous les laboratoires scientifiques) ; quant à la publicité de cette manifestation, elle a été organisée à la fois grâce aux affiches commandées en juin dernier au CCSTI et que je suis allé récupérer une semaine avant le début de la Fête de la Science, mais aussi grâce à un tract édité par la bibliothèque qui présentait l'exposition et qui a été déposé dans toutes les boîtes aux lettres des professeurs du campus.

Des échos très positifs ont été émis durant la manifestation, de la part de professeurs avec qui nous (le personnel de la bibliothèque) avons pu nous entretenir et qui ont (ré)affirmé leur envie d'organiser plus largement, à l'avenir, des initiatives axées sur la vulgarisation et la culture générale (pour le public profane comme pour leurs étudiants), mais également de la part de visiteurs extérieurs, enfants, adolescents et adultes, sans oublier les étudiants

à qui nous avons proposé, durant toute cette semaine de Fête, un exemplaire gratuit de la bibliographie.

On peut donc dire que cette manifestation, modeste, a pu être un premier pas de la part de la bibliothèque pour se montrer davantage visible et disponible ; dans l'avenir, elle devra évidemment faire davantage d'efforts si elle souhaite tisser des liens encore plus ténus avec l'extérieur.

Remarque : nous voulions illustrer ces annexes par des photos de l'exposition. Malheureusement, un prosaïque problème de pellicule a ruiné les photos que nous avons prises !

2. Annexe 2 : panneau de présentation de l'exposition

L'exposition d'octobre à la BU de Saint –Jérôme

Cette année encore, la BU accueille l'exposition « **Passion Recherche** » qui se propose, depuis ses débuts, d'établir une liaison entre chercheurs et établissements scolaires. Cette exposition se présente traditionnellement sous forme de panneaux axés autour de thèmes scientifiques (volcans, fonds marins, acoustique, anthropologie...), panneaux ayant été réalisés par des enfants d'école primaire, en étroite collaboration avec plusieurs laboratoires scientifiques, chacun représenté par un enseignant.

La bibliothèque pense toutefois, cette année, élargir quelque peu la portée de cette animation. En effet, il s'agit de montrer que les sciences peuvent être un lieu de rencontres entre chercheurs et enfants, mais aussi avec les étudiants, l'ensemble des enseignants du campus et même les visiteurs extérieurs, quels qu'ils soient.

C'est autour d'une idée forte, celle de la **vulgarisation scientifique** (et, plus largement, celle des rapports entre science et société), que l'exposition va s'orienter. Bien sûr, les panneaux et les maquettes effectués par les enfants continueront de représenter le cœur de l'exposition mais, en plus, d'autres « attractions » permettront, en tous cas espérons-le, d'attirer et de sensibiliser plus largement les étudiants, les enseignants (qui sont le public traditionnel de la bibliothèque) et, pourquoi pas, le grand public, qui n'est pas forcément habitué à arpenter les locaux d'une BU.

Ces attractions sont conçues comme une « promenade » dans l'univers des sciences, sans établir de frontières trop étanches entre spécialistes et non-spécialistes, professionnels et simples curieux. Elles se déclinent de la façon suivante :

- **deux panneaux** sur le thème « Sciences et Société », le premier permettant de mieux contextualiser la finalité d'une telle exposition et les enjeux scientifiques d'aujourd'hui ; le second se proposant d'entrer dans l'univers des sciences par d'autres biais que ceux, traditionnels et souvent hermétiques pour le profane, de la recherche. [cf doc.1]
- **sept stands** sur lesquels sont exposés des livres classés selon divers thèmes et/ou catégories de public, avec un petit texte explicatif en guise d'accompagnement. Chaque stand propose au visiteur des références fondamentales et incontournables qui l'initieront à tous les domaines (des plus classiques aux moins attendus) tournant autour de la science. [cf doc.2]
- **une bibliographie** (certes davantage adressée au public traditionnel de la BU, à savoir les étudiants, voire les enseignants, mais qui pourrait également intéresser toute personne motivée), conçue par sections, faisant toute sa place à l'idée d'une vulgarisation scientifique de bon niveau, puisque des entrées telles que « épistémologie » ou « histoire des sciences » sont proposées, ce qui manque trop souvent à l'étudiant pour avoir une idée pleine et entière de sa discipline. [cf doc.3]

La finalité de cette exposition est d'engager, pourquoi pas, une réflexion plus poussée sur le nécessaire rapprochement entre sciences dures et sciences humaines, savants (enseignants et étudiants) et grand public. Les scientifiques doivent peut-être davantage s'intéresser à la « culture générale » et aux questions humanistes de notre temps ; parallèlement, les humanistes comme l'homme de la rue doivent, eux, faire un effort pour accéder au monde des sciences et de la recherche, puisqu'aujourd'hui, des révolutions techniques comme la génétique ou l'informatique concernent tout le monde et plus seulement quelques spécialistes.

Cette exposition pourrait donner lieu à l'édition d'une plaquette bibliographique qui sera notamment envoyée aux différents laboratoires du

campus, afin de les rendre sensibles aux efforts que quelques uns, scientifiques motivés, entreprennent, mais aussi afin d'inviter plus largement encore la communauté scientifique à venir dialoguer, à la bibliothèque ou ailleurs, dans les années à venir, avec tous ceux qui seront intéressés, d'où qu'ils viennent.

3. Annexe 3 : les deux panneaux « Science & Société »

SCIENCE & SOCIETE – Des rapports ambigus (*premier panneau*)

Les rapports entre la science et la société, au cours des deux derniers siècles, ont été sinueux et versatiles. Dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, la civilisation occidentale, en cela héritière des Lumières, eut tendance à considérer la science comme absolument bénéfique et, plus encore, seule à même d'apporter le bonheur au genre humain. A tel point qu'un philosophe comme Nietzsche, notamment dans le *Gai Savoir*, stigmatisa l'attitude scientiste, qui avait selon lui remplacé l'ancienne croyance, celle en un Dieu, par cette foi naïve dans le Progrès.

Il est vrai que le XIX^{ème} fut le siècle des classifications à outrance et qu'aucun champ ni aucune discipline n'entendait laisser en friche la moindre parcelle de savoir encore vierge. Ernest Renan célébrait *L'Académie des sciences*, alors qu'Alfred Nobel créait les Prix du même nom, « *attribués à ceux qui auront rendu les plus grands services à l'humanité* ».

Malheureusement, les événements dont le XX^{ème} siècle fut le théâtre mirent à mal cette croyance en un Progrès continu grâce à la science. Celle-ci devint également synonyme de barbarie, et c'est l'idée même de civilisation qui fut ébranlée, surtout à l'issue de la Seconde guerre mondiale, de l'Holocauste et du bombardement atomique.

Depuis les années 50, le développement du nucléaire notamment a fait émerger une réflexion d'ordre « écologique », dont Hans Jonas est l'un des meilleurs représentants. Au travers d'une formule telle que « *Souviens-toi de ton futur* », le philosophe allemand cristallise l'idée de préservation de l'environnement (au sens large) par respect pour les générations futures.

Or, nous assistons ces dernières années à une recrudescence de craintes plus ou moins rationnelles, mais engendrées par des faits qui, eux, sont bien

réels : pollution et effet de serre, inondations et réchauffement climatique, maladie de la « vache folle » dont la racine serait une défaillance des précautions agroalimentaires de base, radioactivité provoquée à la fois par l'abondance des déchets et une trop grande consommation d'énergie, manipulations transgéniques et clonage humain...

La science aujourd'hui fascine, on ne peut nier les progrès qu'elle a suscités, dans les domaines de la santé, de l'hygiène, des techniques, mais elle fait également peur. Les mythes de Faust ou de Prométhée ressurgissent pour illustrer certaines dérives. Des livres comme *Le siècle biotech* de Jeremy Rifkin, *La bombe informatique* de Paul Virilio ou, tout récemment, *Le principe d'humanité* de Jean-Claude Guillebaud se font l'écho de ces préoccupations. Le citoyen « lambda » a trop souvent l'impression de ne pas être « à la hauteur » de la science et des scientifiques, aussi l'écart se creuse-t-il entre ceux qui savent et les autres, c'est-à-dire la majorité.

Dans ces conditions, la communauté scientifique ces dernières années a fait de gros efforts pour communiquer davantage les résultats de ses recherches, voire même « descendre dans la rue ». Des ouvrages de vulgarisation tels que *La science en partage*, de Philippe Kourilsky, ou *Les enfants du soleil*, d'André Brahic, ont rencontré des succès d'estime importants qui manifestent un engouement du public pour les questions de recherche, dès lors qu'il est sollicité et mis à contribution, loin de tout hermétisme.

C'est dans cet esprit qu'une exposition sur le thème « **Passion recherche : des enfants découvrent la science à sa source** » est organisée à la Bibliothèque universitaire, dans le cadre de la Fête de la Science. Parce qu'il est nécessaire de tisser des liens et montrer que les disciplines scientifiques peuvent rencontrer un large public, qu'il soit scolaire ou civil, initié ou profane, et instaurer un dialogue.

SCIENCE & SOCIETE – Littérature, cinéma & télévision (*second panneau*)

Les vecteurs qui peuvent nous conduire à la science par des voies « tronquées » sont aujourd’hui nombreux. Ils se nomment littérature, cinéma et télévision. Tous, à leur façon, entretiennent un rapport de fascination/répulsion à l’égard de la science et des scientifiques.

Les deux premiers, en tant que formes artistiques, s’interrogent sur le pouvoir des sciences par le biais de la fiction, et plus souvent encore de la science-fiction, même si cet effort d’imagination et d’anticipation découle de problématiques bien réelles. Jules Verne fut sans doute l’un des premiers à imaginer ce que l’homme pourrait accomplir grâce à la science : faire le tour du monde, explorer les fonds marins, aller sur la lune... Son attitude face au progrès technique, représentative en cela de la position dominante au XIX^{ème} siècle, fut de fait plutôt bienveillante — même s’il ne faut pas oublier qu’en même temps, Mary Shelley (*Frankenstein*) ou Herbert-George Wells (*L’île du docteur Moreau*) réactualisaient le mythe de Prométhée et d’une dérive du scientifique, transgressant les limites de la nature et jouant au démiurge.

Le XX^{ème} a, pour sa part, été beaucoup plus critique et ne s’est pas privé de remettre au goût du jour l’idée d’une « *science sans conscience* ». Toujours par le biais de la littérature, il s’est interrogé sur des progrès gigantesques qui donnaient la possibilité, à terme, de modifier la définition même de l’humain. Dès les années 30, Aldous Huxley, dans *Le meilleur des mondes*, s’inquiète des dangers du clonage et de la politique qui en découle, à savoir l’eugénisme. Des craintes que l’on retrouve aujourd’hui sur le devant de la scène — pensons à la brebis Dolly, surexposée médiatiquement — et qu’un écrivain comme Michel Houellebecq a intégré dans son roman *Les particules élémentaires*.

Mais le cinéma a lui aussi questionné la science : le film de Stanley Kubrick, *2001 l'odyssée de l'espace*, symbolise mieux que tout autre la fascination qu'exerce la science sur l'humanité, mais aussi les risques qu'elle lui fait courir, notamment à travers le thème de la machine qui échappe au contrôle de l'homme et qui se dérègle. Autres réflexions intéressantes et novatrices qui se nourrissent de science et de science-fiction, celle des films d'animation japonais (*Akira* de Katsuhiro Otomo, *Ghost in the shell* de Mamoru Oshii). Les *leitmotifs* de l'intelligence artificielle, de la mise en réseau généralisée, de la mécanisation de l'homme, suscitent une interrogation philosophique sur la notion d'humanité : jusqu'à quel point peut-on dire d'un être qu'il est humain ? qu'est-ce que la vie ? la conscience ? Quelle différence entre un humain « classique » et un cyborg doté d'un corps mécanique mais d'un esprit façonné à base d'intelligence artificielle ? La vie, sa création, son développement, se réduisent-ils à une production d'informations ? Pensons enfin à *Microcosmos* qui a jouté, il y a quelques années, d'un important succès d'estime, même s'il se rapproche plus du documentaire que du cinéma à proprement parler.

La télévision, de façon beaucoup plus ludique, a également tissé des liens avec le monde des sciences. Les années 80 ont eu leur lot d'émissions de vulgarisation, comme celle des frères Igor et Grichka Bogdanov ou les rubriques de Michel Chevalet dans le journal télévisé. Pensons aussi à certaines séries américaines comme *L'agence tous risques* et surtout *MacGyver*, qui exaltent formules chimiques et « petites astuces » pour se sortir de situations désespérées à partir de presque rien. Il faut bien avouer que la communauté scientifique s'est souvent désolidarisée de telles initiatives, jugées parfois à la limite du mauvais goût et risquant de décrédibiliser l'ensemble du discours et de la démarche scientifiques (les seules émissions unanimement louées furent à cette époque celles du Commandant Cousteau et d'Haroun Tazieff).

Depuis quelques années, ce genre de programmes semble avoir été remplacé par des tentatives moins extravagantes, même si elles se veulent toujours

grand public, comme *E=M6* et *C'est pas sorcier* par exemple ou plusieurs séries documentaires, souvent d'origine américaine et japonaise, diffusées sur la Cinquième. Sans oublier la toujours très appréciée « Nuit des étoiles », avec la participation de l'astronome Hubert Reeves.

On peut se demander, enfin, si l'informatique, et plus particulièrement le web, vont pouvoir aider la science à se vulgariser encore davantage. L'initiative de la Friche à Marseille laisse augurer d'intéressantes possibilités mais le risque de tels outils est évidemment de se perdre dans l'océan d'informations si l'on ne se munit pas, au préalable, d'une boussole...

Quoiqu'il en soit, il semble que le public soit plus que jamais séduit par la science, ses fastes et ses périls. En ce début de XXIème siècle, nucléaire, pollutions, manipulations génétiques et révolution informatique permettent aux fantasmes collectifs, qu'ils soient littéraires, cinématographiques ou médiatiques, de s'épanouir, sans toujours faire la part entre fiction et réalité...

4. Annexe 4 : bibliographie du fonds de vulgarisation scientifique de la BU de Saint-Jérôme

Le fonds de vulgarisation scientifique à la BU de Saint-Jérôme : Bibliographie

En plus de son fonds spécialisé dans tous les domaines de la science, la bibliothèque de Saint-Jérôme compte un grand nombre d'ouvrages de vulgarisation de tous niveaux, que nous avons rassemblés ici sous différentes rubriques afin de faciliter la recherche de l'utilisateur.

Soulignons que les rubriques « Histoire des sciences » (2.b.) et « Sommes encyclopédiques et dictionnaires » (3) sont peut-être les moins à même d'intéresser immédiatement le profane, alors que toutes les autres sections permettent à n'importe qui de se plonger dans la lecture, selon ses goûts et domaines de prédilection.

Soulignons également que la section « textes fondateurs » (2.a) peut elle aussi, parfois, présenter quelques difficultés pour le lecteur débutant.

1. Ouvrages de vulgarisation

Physique/ mathématiques/ création de l'univers

Biologie/ sciences de la vie/ neurosciences/ sciences de l'information/ anthropologie

2. Réflexion sur les sciences

Textes fondateurs

Histoire des sciences

Epistémologie/ éthique/ philosophie des sciences

3. Sommes encyclopédiques et dictionnaires

4. Bio/Autobiographies

Légende : * = incontournables et/ou idéaux pour une initiation sérieuse mais abordable

1.Ouvrages de vulgarisation

Physique/ mathématiques/ création de l'univers

- ANDRILLAT Henri, *L'univers sous le regard du temps*, Masson, 1993
- BARROW John D., *La grande théorie*, A. Michel, « Champs », 1996
- BERGE Pierre et POMEAU Yves, *Des rythmes au chaos*, Odile Jacob, 1997
- BERTHON Maurice-Edouard, *Le défi quantique*, Lavoisier Tec-Doc, 1997
- BITBOL Michel, *Mécanique quantique, une introduction philosophique*, Flammarion, 1996
- *BRAHIC André, *Les enfants du soleil*, Odile Jacob, « Poches », 2000
- BRONNER Gérald, *L'incertitude*, PUF, « Que Sais-Je ? », 1997
- BRUTER Claude-Paul, *La construction des nombres*, Ellipses, 2000
- CAPRA Fritjof, *Le temps du changement*, Ed. du Rocher, 1994
- CASSE Michel, *Du vide et de la création*, Odile Jacob, 1995
- *CHARON Jean, *Cent mille soleils par seconde*, A. Michel, 1995
- CONNES Alain, *Triangle de pensées*, Odile Jacob, 2000
- COURTILLOT Vincent, *La vie en catastrophe*, Fayard, 1995
- D'ESPAGNAT Bernard, *Physique et réalité*, Diderot, 1998
- A la recherche du réel, le regard d'un physicien, *Gauthier-Villars, 1991*
- DELSEMME Armands, *Les origines cosmiques de la vie (une histoire de l'univers du Big Bang jusqu'à l'homme)*, Flammarion, 1994
- DESROSIERES Alain, *La politique des grands nombres*, Ed. La Découverte, 1993
- DICK Steven J., *La pluralité des mondes*, Actes Sud, 1989
- GELL-MANN Murray, *Le quark et le jaguar*, Flammarion, 1997
- GRIBBIN John R., *Le chat de Schrödinger, physique quantique et réalité*, Ed. du Rocher, 1988
- A la poursuite du Big Bang, *Flammarion, « Champs », 1992*
- GUILLEN Michael, *Invitation aux mathématiques*, A. Michel, 1995
- *HAWKING Stephen, *Une brève histoire du temps*, Flammarion, 1989
- **Trous noirs et bébés univers*, Odile Jacob, 1994
- **Commencement du temps et fin de la physique ?*, *Flammarion, « Champs », 1994*
- KANE Gordon, *Le jardin des particules*, Masson, 1996

- KLEIN Etienne, *Conversations avec le sphinx, les paradoxes en physique*, A. Michel, 1994
- LASZLO Pierre, *La vulgarisation scientifique*, PUF, « Que Sais-Je ? », 1993
- La chimie nouvelle*, Flammarion, « Dominos », 1995
- Qu'est-ce que l'alchimie ?*, Hachette, 1996
- Chemins et savoirs du sel, *Hachette Littératures*, 1998
- La découverte scientifique*, PUF, « Que Sais-Je ? », 1999
- *LE GENEDAL Françoise, *Le Big Bang, l'univers et l'homme*, L'Harmattan, 1995
- LEDERMAN Léon, *Une sacrée particule (si l'univers est la réponse quelle est la question ?)*, Odile Jacob, 1996
- LEWIN Roger, *La complexité (une théorie de la vie au bord du chaos)*, InterEditions, 1994
- PHARABOD Jean-Pierre et PIRE Bernard, *Le rêve des physiciens*, Odile Jacob, 1997
- PRANTZOS Nicolas, *Voyages dans le futur (l'aventure cosmique de l'humanité)*, Seuil, 1998
- *PRIGOGINE Ilya, *La nouvelle alliance*, Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », 1983
- **Les lois du chaos*, Flammarion, 1997
- ROSE José, *Le hasard au quotidien (coïncidences, jeux de hasard, sondages)*, Seuil, « Points Sciences », 1993
- RUELLE David, *Hasard et chaos*, Odile Jacob, « Poches », 2000
- *SALOMON Jean-Jacques et REEVES Hubert, *Du cosmos à l'homme*, L'Harmattan, 1991
- STEWART Ian, *La nature et les nombres (l'irréelle réalité des mathématiques)*, Hachette, 1998
- Dieu joue-t-il aux dés ?, *Flammarion*, « Champs », 1998
- *THUAN Trin Xuan, *Le chaos et l'harmonie*, Fayard, 1998
- TREPANIER Michel, *L'aventure de la fusion nucléaire (la politique de la "Big science" au Canada)*, Ed. du Boréal/Seuil, 1995

Biologie/ sciences de la vie/ neurosciences/ sciences de l'information/ anthropologie

- *BARLEY Nigel, *L'anthropologue mène l'enquête*, Payot, 2000
- BLANC Marcel, *L'ère de la génétique*, Ed. La Découverte, 1986
- BOUVET Jean-François, *La stratégie du caméléon (de la simulation dans le monde vivant)*, Seuil, 2000

- CHAUVET Gilbert, *La vie dans la matière (le rôle de l'espace en biologie)*, Flammarion, « Champs », 1998
- CHENTOUF Zohair, *Homo informaticus*, L'Harmattan, « Cahiers du CEFRESS », 2000
- *CHEVALIER Jean-Marie, *Internet et nos fondamentaux*, PUF, 2000
- CLAESSENS Michel, *L'homme, la vie, l'univers (les découvertes scientifiques contemporaines)*, Imago, 1988
- FOTTORINO Eric, *Voyage au centre du cerveau*, Stock, 1998
- FRANCK-KAMENETSKII Maxim D., *Le fil de la vie*, Flammarion, 1996
- JACQUES Jean, *La molécule et son double*, Hachette, « Questions de science », 1992
- JORDAN Bertrand, *Voyage au pays des gènes*, Les Belles Lettres/INSERM, 1995
- *Génétique et génome, *Flammarion, 1996*
- *KARLI Pierre, *Le cerveau et la liberté*, Odile Jacob, 1995
- KESSOUS Djémil, *La théorie générale de l'évolution (le principe négentropique)*, L'Harmattan, 1994
- LORAUX Patrice, *Le tempo de la pensée*, Seuil, « Librairie du XX^e siècle », 1993
- MARGULIS Lynn et SAGAN Dorion, *L'univers bactériel*, A. Michel, « Sciences d'aujourd'hui », 1989
- MAYR Ernst, *Qu'est-ce que la biologie ?*, Fayard, « Temps des sciences », 1998
- NEGROPONTE Nicholas, *L'homme numérique*, Robert Laffont, 1995
- NOTTALE Laurent, *Les arbres de l'évolution*, Hachette, 2000
- PELT Jean-Marie, *Les langages secrets de la nature (la communication chez les animaux et les plantes)*, Fayard, 1996
- De l'univers à l'être, *Fayard, 1996*
- PLOYE François, *L'effet de serre*, Ed. Naturellement, 2000
- PRESTON Richard, *Virus*, Plon, 1997
- PROCHIANTZ Alain, *La biologie dans le boudoir*, Odile Jacob, 1995
- Machine-esprit*, Odile Jacob, 2001
- *REEVES Hubert, ROSNAY Joël de, COPPENS Yves et SIMONNET Dominique, *La plus belle histoire du monde*, Seuil, 1996
- REICHHOLF Josef H., *L'émancipation de la vie*, Flammarion, « Champs », 1996
- RIVAL Michel, *Les grandes expériences scientifiques*, Seuil, « Points Sciences », 1996
- *ROUDINESCO Elisabeth, *Pourquoi la psychanalyse ?*, Fayard, 1999

*RUFFIE Jacques, *De la biologie à la culture*, Flammarion, « Champs », 1983

TASSY Pascal (coord.), *L'ordre et la diversité du vivant (quel statut scientifique pour les classifications biologiques ?)*, Fondation Diderot, 1986

TEBOUL Gérard, *La vie, une énigme (le génome humain en devenir ; [Communications présentées lors du Colloque "le génome humain en devenir" Paris, 25 novembre 1998])*, Ed. LPM, 2000

*TESTART Jacques, *L'œuf transparent*, Flammarion, « Champs », 1990

TORT Patrick, *Darwin et le darwinisme*, PUF, « Quadrige », 1997

2. Réflexion sur les sciences

Textes fondateurs

Anthologie de textes fondateurs (réunie par LEITE LOPES José et ESCOUBES Bruno), *Sources et évolution de la physique quantique*, Masson, « Histoire des sciences », 1995

*BACHELARD Gaston, *La formation de l'esprit scientifique*, Librairie philosophique J. Vrin, 1995

Le nouvel esprit scientifique, PUF, « Quadrige », 1987

BERNARD Claude, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Flammarion, « Champs », 1994

BERTALANFFY Ludwig von, *Théorie générale des systèmes*, Dunod, « Systémique », 1996

CANGUILHEM Georges, *La connaissance de la vie*, J. Vrin, 1992

CAVAILLES Jean, *Œuvres complètes de philosophie des sciences*, Hermann, 1994

*EINSTEIN Albert, *Comment je vois le monde*, Flammarion, « Champs », 1993

Science, éthique, philosophie, Seuil/CNRS, 1991

FERMAT Pierre, *La théorie des nombres*, A. Blanchard, « Sciences dans l'histoire », 1999

*FREUD Sigmund, *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard, « Connaissance de l'inconscient », 1999

HUGO Victor, *L'art et la science*, Actes Sud, 1985

*KUHN Thomas, *La Structure des révolutions scientifiques*, Flammarion, « Champs », 1998

*PLANCK Max, *Initiations à la physique*, Flammarion, « Champs », 1989

*POPPER Karl, *La Logique de la découverte scientifique*, Payot, 1988

*POPPER Karl, *Conjectures et réfutations*, Payot, 1985

*ROSTAND Jean, *Pensées d'un biologiste*, Stock, 1995

Esquisse d'une histoire de la biologie, Gallimard, « Idées », 1978

*RUSSELL Bertrand, *Essais sceptiques*, Rombaldi, 1973

*VON NEUMANN John, *L'ordinateur et le cerveau*, Flammarion, « Champs », 1996

Histoire des sciences

Académie des sciences, rapport, *L'histoire des sciences en France*, Lavoisier-Tec & Doc, 1995

ACOT Pascal, *Histoire de l'écologie*, PUF, « Que Sais-Je ? », 1994

BIEZUNSKI Michel, *Histoire de la physique moderne*, Ed. La Découverte, 1993

BUICAN Denis, *Mendel et la génétique d'hier et d'aujourd'hui*, Criterion, 1993

BURBAGE Franck et CHOUCAN Nathalie, *Leibniz et l'infini*, PUF, « Philosophies », 1993

CHASTEL Claude, *Histoire des virus de la variole au sida*, Société nouvelle des éd. Boubée, 1992

CHERNI Amor, *Buffon, la nature et son histoire*, PUF, « Philosophies », 1998

CORSI Pietro et MENARD Diane, *Lamarck, genèse et enjeux du transformisme*, CNRS Editions, 2001

DELAVALT Robert, *Les précurseurs de la biologie*, Corsaire Ed., 1998

DUGAS René et BROGLIE Louis de, *Histoire de la mécanique*, Gabay, 1996

DUPONT Jean-Claude, *Histoire de la neurotransmission*, PUF, « Science, histoire et société », 1999

DURIS Pascal et GOHAU Gabriel, *Histoire des sciences de la vie*, Nathan, 1997

ELLENBERGER François, *Histoire de la géologie (3 vol.)*, Lavoisier, 1988

FOUICH Robert, *Sophia Antipolis*, Ed. l'Etoile du Sud, 1997

FRITZSCH Harald, *E=mc², une formule change le monde*, Odile Jacob, 1998

GAID Abdelkader, *Histoire de la chimie*, Scientifika, 1993

GASSER Jacques, *Aux origines du cerveau moderne (localisations, langage et mémoire dans l'oeuvre de Charcot)*, Fayard, 1995

GIL Didier, *Bachelard et la culture scientifique*, PUF, « Philosophies », 1993

GINDIKIN Simon, *Horloges, pendules et mécanique céleste (mathématiciens et physiciens de la Renaissance à nos jours)*, Diderot Editeurs Arts et sciences, 1995

GIORDAN André (dir.), *Histoire de la biologie (2 vol.)*, Lavoisier, 1989-1991

GRIMOULT Cédric, *Le développement de la paléontologie contemporaine*, Droz, 2000

- HINTIKKA Jaakko, *La philosophie des mathématiques chez Kant*, PUF, « Interrogation philosophique », 1996
- HOTTOIS Gilbert, *Simondon et la philosophie de la « culture technique »*, De Boeck-Wesmael, 1993
- LABERRIGUE-FROLOW Jeanne, *La physique des particules élémentaires (de sa naissance à sa maturité, 1930-1960)*, Masson, 1990
- LAKATOS Imre, *Histoire et méthodologie des sciences*, PUF, « Bibliothèque d'histoire des sciences », 1994
- LLEDO Pierre-Marie, *Histoire de la vache folle*, PUF, « Science, histoire et société », 2001
- LOCQUENEUX Robert, *Histoire de la physique*, PUF, « Que Sais-Je ? », 1987
- MARTZLOFF Jean-Claude, *Histoire des mathématiques chinoises*, Masson, 1988
- MATRICON Jean et WAYSAND Georges, *La guerre du froid (une histoire de la supraconductivité)*, Seuil, « Science ouverte », 1994
- MAURY Jean-Pierre, *Une histoire de la physique sans les équations*, Vuibert, 2000
- MEDARD Louis et TACHOIRE Henri, *Histoire de la thermochimie*, Université de Provence, 1994
- MENGAL Paul (dir.), *Histoire du concept de récapitulation*, Masson, 1993
- MORANGE Michel, *Histoire de la biologie moléculaire*, Ed. La Découverte, 1994
- NESME-RIBES Elizabeth et THUILLIER Gérard, *Histoire solaire et climatique*, Belin-Pour la science, 2000
- NEUGEBAUER Otto, *Les sciences exactes dans l'Antiquité*, Actes Sud, 1990
- NICOLLE Jean-Marie, *Histoire des méthodes scientifiques (du théorème de Thalès à la fécondation in vitro)*, Bréal, 1994
- PAPON Pierre, *Le pouvoir et la science en France*, Ed. du Centurion, 1979
- PULLMAN Bernard, *L'atome dans l'histoire de la pensée humaine*, Fayard, 1995
- RONCHI Vasco, *Histoire de la lumière*, 1996
- ROSMORDUC Jean, *Histoire de la physique (2 vol.)*, Lavoisier, 1992
- RUFFIE Jacques, *Naissance de la médecine prédictive*, Odile Jacob, 1993
- SERRES Michel, *Les origines de la géométrie*, Flammarion, « Champs », 1995
- SPIRE Arnaud, *La pensée Prigogine*, Desclée de Brouwer, 1999
- WORSTER Donald, *Les pionniers de l'écologie*, Ed. Sang de la terre, 1998

Epistémologie/Ethique/Philosophie des sciences

- *ALLEGRE Claude, *Dieu face à la science*, Fayard, 1997

- *Anthologie, *Le savant et la foi (des scientifiques s'expriment)*, Flammarion, « Champs », 1991
- ARSAC Jacques, *La science et le sens de la vie*, Fayard, 1993
- ARVONNY Maurice, *Les chemins de la science*, Ed. CNRS, 1990
- ATLAN Henri, *Entre le cristal et la fumée (essai sur l'organisation du vivant)*, Seuil, « Points sciences », 1986
- Tout, non, peut-être*, Seuil, « Librairie du XX^e siècle », 1991
- **Questions de vie (entre le savoir et l'opinion)*, Seuil, « Science ouverte », 1994
- **La fin du « tout génétique » ?*, Institut national de la recherche agronomique, 1999
- AUDOUZE Jean et CARRIERE Jean-Claude, *Regards sur le visible*, Plon, 1996
- *BENSAUDE-VINCENT Bernadette, *L'Opinion publique et la science. A chacun son ignorance*, Coll. Les Empêcheurs de Penser en Rond, 2000
- BONITZER Jacques, *Les chemins de la science (questions d'épistémologie)*, Ed. sociales, 1993
- BOUNIAS Michel, *Si Dieu avait créé le monde*, Ph. Lebaud, 1990
- CANGUILHEM Georges, *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, J. Vrin, 1994
- CAZENAVE Michel (dir.), *Aux frontières de la science (dictionnaire de l'ignorance)*, Hachette-Littératures, « Pluriel », 2000
- CHANGEUX Jean-Pierre (dir.), *Philosophie de l'esprit et sciences du cerveau*, J. Vrin, 1991
- CHARON Jean-Claude, *L'esprit et la science (colloque de Fès [Maroc, 11 au 15 mai 1983])*, A. Michel, 1983
- *CHARPAK Georges et GARWIN Richard L., *Feux follets et champignons nucléaires*, Odile Jacob, 1997
- CHAUVIN Rémy, *L'avenir de Dieu (propos d'un homme de science)*, Ed. du Rocher, 1995
- Collectif, *L'homme face à la science (un enjeu pour la planète ?)*, Criterion, 1992
- *COLLINS Harry et PINCH Trevor, *Tout ce que vous devriez savoir sur la science*, Seuil, « Points Science », 1994
- Colloque de La Villette (7juin 1996), *Le savant et le politique aujourd'hui*, A. Michel, 1996
- DENYS Philippe, *Ces sciences qui nous gouvernent*, Calmann-Lévy, 1997
- DORST Jean, *Et si on parlait un peu de la vie ? (propos d'un naturaliste)*, Maisonneuve & Larose, 1999
- DUBOCHET Jean, NARBY Jeremy et KIEFER Bertrand, *L'ADN devant souverain (science, démocratie et génie génétique)*, Georg, 1997

- *DUCROS Albert (dir.), *La culture est-elle naturelle ?*, Ed. Errance, 1998
- DUVE Christian de, *Poussière de vie (une histoire du vivant)*, Fayard, « Temps des sciences », 1996
- FERRY Luc, *Le nouvel ordre écologique*, Grasset, « Poche », 1994
- **Qu'est-ce que l'homme ?*, Odile Jacob, 2000
- Forum Diderot (oct.1995), *L'embryon humain est-il humain ?*, PUF, 1996
- FOUREZ Gérard, *La construction des sciences (les logiques des inventions scientifiques)*, De Boeck Université, 1992
- GOULD Stephen Jay, *Aux racines du temps*, Grasset, 1990
- **La vie est belle*, Seuil, 1991
- La foire aux dinosaures, réflexions sur l'histoire naturelle*, Seuil, 1993
- Le livre de la vie*, Seuil, 1993
- Le Sourire du flamant rose*, Seuil, 1993
- Un hérisson dans la tempête, essai sur des livres et des idées*, Grasset, 1994
- L'éventail du vivant, le mythe du progrès*, Seuil, 1997
- La mal-mesure de l'homme*, Odile Jacob, 1997
- **Comme les huit doigts de la main*, Seuil, « Points Sciences », 2000
- GRANGER Gilles Gaston, *Sciences et réalité*, Odile Jacob, « Philosophie », 2001
- GROS François, *Regard sur la biologie contemporaine*, Gallimard, « Folio Essais », 1993
- *GUILLEBAUD Jean-Claude, *Le principe d'humanité*, Seuil, 2001
- *GUITTON Jean, *Dieu et la science (entretiens)*, Grasset, 1991
- HAMBURGER Jean (dir.), *L'avenir de la science vu par vingt-sept membres associés étrangers de l'Académie des sciences*, Dunod, 1991
- La raison et la passion (réflexions sur les limites de la connaissance)*, Seuil, 1984
- HOTTOIS Gilbert, *Le paradigme bioéthique (une éthique pour la technoscience)*, De Boeck-Université, 1990
- HOUDEBINE Louis-Marie, *Le génie génétique (de l'animal à l'homme ?)*, Flammarion, « Dominos », 1996
- *JACOB François, *La souris, la mouche et l'homme*, Odile Jacob, « Poche », 2000
- JACOBI Daniel (dir.), *Vulgariser la science*, Champ Vallon, 1988
- JACQUARD Albert, *Eloge de la différence (la génétique et les hommes)*, Seuil, « Points Sciences », 1981

- La légende de demain, *Flammarion*, « Champs », 2001
- **La science à l'usage des non-scientifiques*, Calmann-Lévy, 2001
- JAFFELIN Jacques, *Critique de la raison scientifique*, L'Harmattan, 1995
- *KAHN Axel, *Et l'homme dans tout ça ?*, Nil Editions, 2000
- KAKU Michio, *Visions (comment la science va révolutionner le XXIe siècle)*, A. Michel, 1999
- KNEEN Brewster, *Les aliments trafiqués (les dessous de la biotechnologie)*, Ed. Ecosociété, 2000
- LABORIT Henri, *Copernic n'y a pas changé grand chose*, Robert Laffont, 1980
- Dieu ne joue pas aux dés*, Grasset, 1987
- **L'esprit du grenier*, Grasset, 1992
- *LATOUR Bruno et WOOLGAR Steve, *La vie de laboratoire*, La Découverte, « Poche », 1996
- Le métier de chercheur, regard d'un anthropologue (une conférence-débat à l'INRA Paris, le 22 septembre 1994), *Institut national de la recherche agronomique*, 1995
- LEVY Pierre, *La machine univers (création, cognition et culture informatique)*, Ed. La Découverte, 1987
- LEVY Tony, *Figures de l'infini (les mathématiques au miroir des cultures)*, Seuil, « Science ouverte », 1987
- *LEVY-LEBLOND Jean-Marc, *La Pierre de touche. La science à l'épreuve*, Gallimard, Folio, 1996
- LUCAS Philippe, *Dire l'éthique (éthique biomédicale)*, Actes Sud/INSERM, 1990
- MATHY Philippe, *Donner du sens aux cours de sciences*, De Boeck, 1997
- MONNOYEUR Françoise (dir.), *Infini des philosophes, infini des astronomes*, Belin, « Regard sur la science », 1995
- MONOD Jacques, *Pour une éthique de la connaissance*, Ed. La Découverte, 1988
- *MORIN Edgar, *Science avec conscience*, Fayard, 1982
- **Introduction à la pensée complexe*, ESF, 1990
- PAILLOTIN Guy et ROUSSET Dominique, *Tais-toi et mange ! (l'agriculteur, le scientifique et le citoyen)*, Bayard, 1999
- PIGANIOL Pierre et VILLECOURT Louis, *Pour une politique scientifique*, Flammarion, 1963
- PRIGOGINE Ilya, *Entre le temps et l'éternité*, Flammarion, « Champs », 1992
- **La fin des certitudes (temps, chaos et les lois de la nature)*, Odile Jacob, « Poches », 2001

PUYTORAC Pierre de, *De la biophilosophie à une éthique de la biologie*, L'Harmattan, 1998

QUERE France, *Conscience et neurosciences*, Bayard, 2001

RAVOUX Jean-Philippe, *L'unité des sciences (expliquer la nature, comprendre l'homme)*, Le Pommier-Fayard, 2000

*REEVES Hubert, *L'heure de s'enivrer (l'univers a-t-il un sens ?)*, Seuil, 1986

Malicorne, Seuil, 1990

L'espace prend la forme de mon regard, M. Solal, « Le temps du rêve », 1995

Intimes convictions, Ed. Paroles d'aube, 1997

*RICARD Matthieu et THUAN Trinh Xuan, *L'infini dans la paume de la main (du Big Bang à l'Éveil)*, Fayard/ Nil Ed., 2000

*RIFKIN Jeremy, *Le siècle biotech, le commerce des gènes dans le meilleur des mondes*, Ed. La Découverte, 1998

ROSNAY Joël de, *L'écologie et la vulgarisation scientifique (conférence, 10 oct. 1990, Musée de la civilisation, Québec)*, Ed. Fides, 1994

SCHATZMAN Evry, *La science menacée*, Odile Jacob, 1989

*SERRES Michel, *Eclaircissements (cinq entretiens avec Bruno Latour)*, F. Bourin, 1992

STENGERS Isabelle, *Cosmopolitique*, 7 volumes, Paris/Le Plessis-Robinson, La Découverte/Les Empêcheurs de Penser en Rond, 1996-1997

*TESTART Jacques, *Des grenouilles et des hommes (conversations avec Jean Rostand)*, Seuil, « Points Sciences », 2000

THOM René, *Paraboles et catastrophes*, Flammarion, 1989

TOULOUSE Gérard, *Regards sur l'éthique des sciences*, Hachette littératures, 1998

VACHER Laurent-Michel, *La science par ceux qui la font*, Liber, 1998

VINCK Dominique, *Sociologie des sciences*, A. Colin, « Coll. U », 1995

WHITEHEAD Alfred North, *La science et le monde moderne*, Ed. du Rocher, 1994

ZOHAR Danah, *Conscience et science contemporaine (le moi quantique)*, Ed. du Rocher, 1993

3.Sommes encyclopédiques et dictionnaires

BERNON Michel et BODELLE Jacques, *La science en Amérique*, Robert Laffont, « Fontaine des sciences », 1987

Colloque CNRS, *La notion de système dans les sciences contemporaines*, Librairie de l'Université d'Aix-en-Provence, 1982

- DAUMAS Maurice, *Histoire générale des techniques (5 vol.)*, PUF, « Quadrige », 1996
- DE WIT Hendrick C.D., *Histoire du développement de la biologie (2 vol.)*, Presses polytechniques et universitaires romandes, 1993
- Encyclopédie *Histoire générale des sciences (4 vol.)*, PUF, 1966-1983
- LECOURT Dominique (dir.), *Dictionnaire d'histoire et de philosophie des sciences*, PUF, 1999
- MAYR Ernst, *Histoire de la biologie (2 vol.)*, Librairie générale française, 1995
- Mélanges Alexandre KOYRE (publiés à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire), *L'aventure de l'esprit (2 vol.)*, Hermann, 1964
- ROUSSET André et SIX Jules, *Des physiciens de A à Z*, Ellipses, 2000
- SERRES Michel (dir.), *Eléments d'histoire des sciences*, Bordas, « Cultures », 1989
- *SERRES Michel et FAROUKI Nayla (dir.), *Le Trésor, Dictionnaire des sciences*, Flammarion, 1997
- SEVE Lucien (dir.), *Sciences et dialectique de la nature*, La Dispute, 1998
- Université de tous les savoirs, *Qu'est-ce que la vie ?/ Qu'est-ce que l'univers ?/ Qu'est-ce que les technologies ?/ Qu'est-ce que la société ?*, Odile Jacob, 2001
- *WITKOWSKI Nicolas (coord.), *Dictionnaire culturel des sciences*, Ed. du Regard/ Seuil, 2001

4.Bio/Autobiographies

- AYACHE Laurent, *Hippocrate*, PUF, « Que Sais-Je ? », 1992
- *BALIBAR Françoise, *Einstein, la joie de la pensée*, Gallimard, « Découvertes », 1998
- BONDUELLE Michel, GELFAND Toby et GOETZ Christopher G., *Charcot, un grand médecin dans son siècle*, Ed. Michalon, 1996
- *CHARPAK Georges et SAUDINOS Dominiques, *La vie à fil tendu*, Odile Jacob, 1993
- DHOMBRES Jean et ROBERT Jean-Bernard, *Joseph Fourier, créateur de la physique-mathématique*, Belin, 1998
- DIATKINE Gilbert, *Jacques Lacan*, PUF, 1997
- *FEYNMAN Richard Phillips, *Vous voulez rire, Monsieur Feynman (entretiens)*, Odile Jacob, 2000
- HURWIC Anna, *Pierre Curie*, Flammarion, 1995
- *KERNER Charlotte et CASANOVA Nicole, *Des femmes prix Nobel (1903-1991)*, Des Femmes, 1992
- LE MENE Jean-Marie, *Le Professeur Lejeune, fondateur de la génétique moderne*, Mame, 1997

LOCHAK Georges, *Louis de Broglie, un prince de la science*, Flammarion, « Champs », 1995

LORIOT Noëlle, *Irène Joliot-Curie*, Presses de la Renaissance, « Poche », 1992

*NOVIKOV Igor Dmitrievic et SHAROV Aleksandr Sergueevitch, *Edwin Hubble, l'inventeur du Big Bang*, Flammarion, « Figures de la science », 1995

*PLANCK Max, *Autobiographie scientifique et derniers écrits*, Flammarion, « Champs », 1991

ROQUE Georges (coord.), *Michel-Eugène Chevreul, un savant, des couleurs !*, Muséum d'histoire naturelle, 1997

SCHWARTZ Laurent, *Un mathématicien aux prises avec le siècle*, Odile Jacob, 1997

*SUGIMOTO Kenji, *Albert Einstein (biographie illustrée)*, Belin, 1990

*YOUNG Jeffrey S., *Steve Jobs, co-fondateur d'Apple Inc.*, Micro Application, 1989